



« CE N'EST PLUS MOI QUI VIS,
C'EST LE CHRIST QUI VIT EN MOI »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2012

« CE N'EST PLUS MOI QUI VIS,
MAIS LE CHRIST QUI VIT EN MOI »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2012

© 2012 Fraternità di Comunione e Liberazione

Traduction : Anne-Marie Colandréa

Relecture : Claudia Foletti et Patrice Favre

Mise en page : Ultreya, Milano

Achévé d'imprimer en juin 2012

Dans l'imprimerie Accent' Tonic, 45/47 rue de Buzenval 75020 Paris

En couverture : Giotto, *La dernière Cène* (détail), Chapelle des Scrovegni, Padoue.

Cité du Vatican, 20 avril 2012

*Don Julián Carrón
Président de la Fraternité de Communion et Libération*

Révérend Père,

A l'occasion des Exercices spirituels des membres de la Fraternité de Communion et Libération présents à Rimini, vous avez tenu à manifester auprès du Saint Père Benoît XVI vos sentiments d'union dévouée et affectueuse, lui assurant de vos prières spéciales pour Son Ministère universel de Successeur de l'Apôtre Pierre. Le Souverain Pontife, en exprimant sa profonde gratitude pour la louable initiative de cette Fraternité, remercie de l'attestation de respect et des pensées de considération qui l'ont accompagnée, et souhaitant que cette expérience du rapport avec le Christ vivant suscite un témoignage ecclésial renouvelé et généreux sur les traces fécondes du digne prêtre Mgr Luigi Giussani, il invoque une abondante effusion des dons pascals de joie et de paix. Il envoie bien volontiers à vous et à tous les participants de cette rencontre spirituelle, en l'étendant à leurs proches, la Bénédiction apostolique quémandée.

Avec mon profond respect, je vous prie de croire en l'assurance de mes sentiments dévoués dans le Seigneur.

***Monseigneur Angelo Becciu**, Substitut de la Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté*

Vendredi 20 avril, le soir

A l'entrée et à la sortie :

Johannes Brahms, Symphonie No. 4 en Mi mineur, op. 98

Riccardo Muti – Orchestre de Philadelphie

“Spirto Gentil” n. 19, Philips

■ INTRODUCTION

Julián Carrón

Quel que soit le sentiment qu’a chacun de nous, ce soir, quelle que soit la perception que l’on a de ce qui est en train de se produire en venant ici, Dieu nous donne ce geste des Exercices pour répondre à notre vie à travers un fait, comme jugement à partir duquel on reprendra la route, où que nous nous trouvions sur ce chemin.

Au début de notre geste, demandons à l’Unique qui puisse ouvrir le cœur de nous ouvrir tout grand à la grâce qui nous sera donnée en ces jours : prions l’Esprit de Jésus.

Discendi Santo Spirito

Je salue chacun de vous ici présent et tous les amis qui sont connectés avec nous dans différents pays et tous ceux qui participeront aux Exercices au cours des prochaines semaines dans d’autres pays du monde.

L’affirmation de la positivité de la réalité nous a lancé à tous un défi ; la différence des réactions a montré un flanc à découvert, signe de l’influence de la mentalité commune sur nous tous : une perception de la réalité et de soi-même caractérisée, au fond, par un doute terrible, corrosif, sur la consistance et sur le destin de la vie, sur toutes les choses. Combien de fois vous ai-je entendu répéter : « Sommes-nous certains que la réalité est toujours positive ? Comment pouvons-nous dire cela face à tout ce qui arrive ? Face au drame de la vie, existe-t-il quelque chose qui tienne ? ». Subrepticement, au-delà d’un premier niveau de discours et d’activités nombreuses (dans lesquels nous sommes effectivement engagés), une négativité peut nous accompagner et faire surface à certains moments où la difficulté et la contradiction s’accroissent. Derrière une façade plus ou moins triomphaliste, il y a un malaise. C’est ce qu’écrit l’un de nous : « Je ressens parfois

une espèce de malaise. Il y a comme un triomphalisme, un orgueil dans tout ce qui nous faisons qui veut être le contrepoids de la tragédie d'une existence sans espérance». Cette ombre posée sur la positivité ultime, sur la consistance de la réalité, n'est pas une question d'experts ou de professionnels, elle nous concerne tous et elle a une conséquence immédiate : l'inconsistance du moi ». Voici ce que dit une autre personne : « En ce moment, il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui, dans la situation instable dans laquelle nous vivons, se retrouvent dans un état de fragilité humaine. Dans toutes ces relations émerge la question : où se trouve la consistance de moi-même ? ».

La question peut être plus dramatique encore, comme le montre cette lettre : « Très cher Julián, je voulais te raconter ce qui se révèle avec plus de clarté dans ma vie, au cours du mois écoulé, face à la maladie d'une de mes amies. Je commence par un fait qui m'a immédiatement scandalisé, que je n'aurai pas voulu constater en moi. Et pourtant il est devenu ensuite le point de départ pour entrer dans le vrai ; mieux encore, je dirais que c'est l'unique point d'où je puisse partir pour vivre en vérité. Face à ce qui était en train de se produire, je me suis rendu compte que beaucoup de choses entendues au cours de ces années et que j'avais reconnu sincèrement comme vraies et correspondantes à moi-même (et que très souvent je répétais aux autres) n'avaient pas encore acquis une consistance leur permettant de tenir bon face à tout ce qui se produisait. J'ai compris cela très clairement un des premiers jours où j'allais visiter mon amie à l'hôpital. A un certain moment, je me suis rendu compte que, en sa présence dans les conditions où elle se trouvait, j'étais dans la même situation que le père d'Eluana [Eluana Englaro (1970-2009) a vécu pendant 17 ans dans le coma à la suite d'un accident de la route. Son père a obtenu des tribunaux la suspension de son alimentation, ce qui a conduit à sa mort. *ndtr*]. J'avais les mêmes questions, identiques et sans réponse. Devant mon amie dans le coma, qu'est-ce que j'avais à dire ? La mort n'aurait-elle pas été préférable ? Qu'est-ce que le mystère du moi ? Réalisant que j'avais cette demande en moi, j'ai pris peur. De nombreuses personnes autour de moi demandaient un miracle, mais la question touchait un point en moi que même le miracle de sa guérison n'aurait pas résolu. Moi aussi, je désire qu'elle guérisse, mais mon exigence est plus grande encore parce que même si elle guérit, tôt ou tard elle me sera de nouveau enlevée et moi je serai enlevé à elle et aux autres. Qui sauve tout d'elle et tout de moi ? Qui sauve tout ? J'étais scandalisé et effrayé par mon humanité si différente de ce que je m'imaginais devoir être dans une circonstance pareille. Je me découvrais aride au lieu d'être passionné, j'étais muet devant ce qui arrivait. Une inconsistance du moi faisait surface que j'aurais voulu ne pas devoir

affronter. C'était comme si toute la blessure de mon incapacité, toute mon indigence et mon impuissance à être vrai me tombaient dessus de manière effrontée. Une disproportion impossible à combler. Voilà quelle est ma véritable humanité, cette souffrance devant l'impossibilité d'être vrai, de rester en vérité dans la réalité, même pour un instant : là tu te rends compte d'être dans le besoin depuis ton origine et pas après quelques pas que tu aurais réussis à faire. Un besoin total. Mais justement cette humanité que je n'aurais pas voulu devoir affronter est devenue la porte d'entrée pour commencer à vivre la réalité d'une façon vraie. Je tenais à te raconter ceci que je viens de t'écrire parce que je me rends compte que le grand travail qui m'est demandé est d'accepter la lutte pour récupérer continuellement mon humanité authentique (et cela n'est pas automatique, au contraire, c'est un effort !) pour être sur le chemin que tu nous indiques ».

Cette lettre dit bien la portée du défi contenu dans l'affirmation de la positivité de la réalité. Le miracle de la guérison ne suffirait pas, quand bien même nous serions prêts à nous en satisfaire pour ne pas regarder en face la vraie question : « Moi aussi, je veux qu'elle guérisse, mais l'exigence en moi est plus grande parce que même si elle guérissait, tôt ou tard elle me serait de nouveau enlevée et moi je serais enlevé à elle et aux autres. Qui sauve tout d'elle et tout de moi ? Qui sauve tout ? ». En d'autres termes : existe-t-il quelque chose qui sauve du néant ? Notre ami pressent que la réponse est liée à la récupération de son humanité. Je suis stupéfait de voir que cela se manifeste si clairement parmi nous parce que ça indique une caractéristique fondamentale de notre culture qui pénètre en nous bien davantage que nous pourrions le penser.

Et quelle est la caractéristique de notre culture ?

Encore une fois, don Giussani nous vient en aide. En 1994, dans une interview accordée au mensuel *30Giorni* [30Jours], il voyait dans le nihilisme « le caractère mortel de la culture moderne, particulièrement en ce moment, pénètre partout par le biais de la mentalité commune [...]. Le nihilisme est la conséquence inévitable surtout de notre présomption anthropocentrique affirmant que l'homme est capable de se sauver lui-même ». C'est un nihilisme qui a des racines anciennes, dans « la rébellion du XVII^e et XVIII^e siècle et même plus anciennes par certains aspects qui remontent au protestantisme, et il dure jusqu'à nos jours. [...] Comme symbole de ceci [...], j'explique toujours aux jeunes la poésie de Montale : "Un matin peut-être m'en allant dans un air glacé / aride, en me retournant je verrai le miracle se réaliser : / le néant dans mon dos, le vide derrière / moi, dans la terreur d'un homme ivre. // Puis comme sur un écran se révéleront tout à coup / les arbres, les maisons, les collines de l'habituelle duperie. / Mais il sera trop

tard ; et je m'en irai silencieux / au milieu des hommes qui ne se retournent pas, avec mon secret" ». ¹

Le néant dans mon dos et le vide derrière moi : la poésie de Montale dit quelque chose que nous tous, en tant qu'hommes adultes et conscients, nous avons bien et que constatons continuellement : les choses ne consistent pas par elles-mêmes, elles n'ont qu'un caractère éphémère. De cette « perception vertigineuse de l'apparence éphémère des choses découle la tentation, qui est renonciation et négation mensongère, de penser que les choses ne sont qu'illusions et néant. » Ce qui signifie : « Les choses que tu as, les personnes avec lesquelles tu vis ne sont rien (nihilisme) ou bien elles sont des parties indistinctes – et dans ce cas toi aussi tu es une partie indistincte – de l'Être. Donc, « ou le nihilisme ou le panthéisme. Ces positions sont aujourd'hui la réponse ultime à laquelle tout le monde cède et que tous embrassent faute d'un appui solide et clair ». ²

Pourquoi constatons-nous ce manque d'un appui solide et clair, ce qui fait que nous cédon's tous au nihilisme ou au panthéisme ? Pourquoi, si souvent, notre sens religieux est-il davantage sentimental qu'engagé dans un travail ? Ce qui impressionne, c'est la conclusion qu'en tire don Giussani : en l'absence de ce travail qui aurait permis de trouver un point d'appui solide et clair, où cherche-t-on la solution ? Nihilisme et panthéisme ont en commun « la confiance dans le pouvoir et la recherche du pouvoir, quel qu'il soit et sous toutes ses formes ». Le pouvoir « est affirmé comme étant la seule source et la seule forme de l'ordre », la seule possibilité d'éviter le chaos. « Au fond, c'est aussi la conception de Luther qui conduit à l'Etat absolu : comme tous les hommes sont mauvais, il est préférable qu'un seul commande, ou un petit nombre commande [...]. Mais comment passe-t-on du nihilisme et du panthéisme au désir du pouvoir ? Si l'homme, se réduisant finalement à rien, à un mensonge, se voit comme un leurre, s'il se perçoit comme un leurre, une apparence d'être ; si son moi naît entièrement comme partie d'un grand devenir, comme simple résultat de ses antécédents physiques et biologiques, alors il n'a aucune consistance originale : [...] le nihilisme comme le panthéisme détruisent ce qui est le plus inexorablement grand en l'homme, ils détruisent l'homme en tant que personne ». ³

¹ « Forse un mattino andando in un'aria di vetro, / arida, rivolgendomi, vedrò compirsi il miracolo: / il nulla alle mie spalle, il vuoto dietro / di me, con un terrore di ubriaco. // Poi come s'uno schermo, s'accamperanno di gitto / alberi case colli per l'inganno consueto. / Ma sarà troppo tardi; ed io me n'andrò zitto / tra gli uomini che non si voltano, col mio segreto ». L. Giussani, «C'è perché è presente», intervista a cura di G. Andreotti, in *30Giorni*, n. 10, 1994, pp. 11-12.

² L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, Marietti 1820, Genova 1999, p. 13.

³ *Ibidem*, pp. 14-15.

C'est l'extrême conséquence du nihilisme et du panthéisme : ils détruisent notre moi. Dans un autre texte, don Giussani le dit dans une formule lumineuse : « Le nihilisme ne conçoit pas nécessairement le monde comme réduit en cendres et au néant, mais il réduit le moi à l'état de cendres et de néant ».⁴ Et cette réduction, nous la percevons dans notre inconsistance, dans notre incapacité à vivre dans le réel ; c'est pourquoi la frayeur nous assaille en face de certaines circonstances ou de certains moments de la vie.

De cette situation, de cette réduction si évidente du moi dans laquelle nous tombons tant de fois, nous ne pouvons sortir qu'en nous engageant dans un travail qui nous fait récupérer notre humanité authentique, qui nous rend conscients de ce qui est la consistance originale de notre moi. Il faut que l'homme – chacun de nous – refuse d'être réduit au positivisme rationaliste qui le conduit au nihilisme ou au panthéisme : l'un et l'autre sont en effet les héritiers d'un rationalisme qui réduit le signe à l'apparence, d'un positivisme suffoquant qui ampute la réalité de sa capacité à renvoyer à quelque chose d'autre et qui la contraint à sa propre mesure. C'est pour cela que l'affirmation de la positivité du réel nous a mis tous au défi. Elle a défié notre rationalisme, notre façon de nous servir de la raison en la réduisant à la mesure de tout – car tel est notre orgueil –, elle a mis en évidence notre réticence (nous sommes comme tout le monde) à reconnaître le Mystère comme partie de la réalité. Le positivisme qui nous détermine habituellement reste caché, nous ne l'apercevons quasiment pas jusqu'à ce qu'une situation dramatique le manifeste à nos yeux dans toute sa puissance.

Quel peut être alors le point d'appui solide et clair qui peut tenir bon dans cette situation ? Que pouvons-nous faire ? Quel est le chemin que nous pouvons parcourir pour ne pas être à la merci de n'importe quelle circonstance en ayant toujours peur du néant ? Il est intéressant de comparer la réponse que donne don Giussani avec celle que nous donnons si souvent. Certains ont tenté de répondre au nihilisme qui émergeait au fond de leur âme en lançant un « appel » au Christ, mais cela ne changeait pas la substance du jugement. Autrement dit, la réalité est et resterait négative, mais il y aurait pour nous un remède, une compensation qui serait le Christ. On continuerait donc à affirmer une ontologie négative (comme tout le monde le fait) tout en invoquant la foi – et ainsi la fracture que nous dénonçons depuis des années reste bien présente. La conception de la vie, de la mort, de la réalité, n'est pas transformée, mais juste recouverte d'un

⁴L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, Bur, Milano 1996, p. 401.

verniss fidéiste. Giussani ne suit pas cette voie. Le nihilisme implique un usage réduit de la raison qui peut ensuite être transféré de manière identique sur le Christ (« Pourquoi devons-nous dire le Christ ? », disons-nous tant de fois devant certains faits). Si donc on contourne le problème, celui-ci s'impose à nouveau, il se présente de nouveau, tel quel, devant le Christ. Il n'y a pas d'échappatoire, chers amis.

Comment répondre à cette situation, comment trouver l'appui solide et clair dont nous avons besoin pour être dans le réel en tant qu'hommes, pour retrouver la consistance qui empêche d'être phagocyté par les circonstances, par la crise, par l'opinion des autres ?

De nouveau don Giussani nous vient en aide :

En premier lieu : « L'imposture implicite de l'attitude nihiliste est son reniement évident ; on ne peut pas dire que tout est néant, que, dans mon dos, il n'y a rien comme si le dernier mot était le néant alors que, bien au contraire, les choses existent. [...] Donc d'une part, il faut récupérer l'évidence que la réalité nous donne, que la réalité est : elle ne peut pas être expliquée par un néant ». ⁵ Et quelle est l'évidence que la réalité donne, que la réalité est ? « La réalité dans son être, la réalité comme elle apparaît dans l'expérience, c'est-à-dire comme elle apparaît à la raison de l'homme, comment fait-elle pour exister et de quoi est-elle faite ? La réalité comme elle apparaît à l'homme est faite par Dieu, "de" Dieu. L'Être crée à partir du néant, autrement dit-il participe lui-même. C'est la perception de la contingence de la réalité, du fait que *la réalité ne se fait pas par elle-même* ». ⁶ Attention, mes amis, nous pouvons – comme nous l'avons entendu dans la lettre de tout à l'heure – la donner pour acquise, pour déjà connue, sans la regarder en face et sans accomplir cette récupération de l'humanité grâce à un usage de la raison qui vraiment nous permet de ne pas être perdus face au réel. Mais nous savons tous jusqu'à quel point cette conscience nous est peu familière dans notre manière de nous rapporter avec le réel !

Maintenant, de même que la réalité existe, moi je suis ; j'en fais partie. C'est pourquoi Giussani nous dit : « Le seul vrai mystère est : comment se fait-il que je sois là ? De quoi suis-je fait ? [...] Cette question identifie le niveau ontologique – et pas éthique – du problème ». ⁷ L'existence du moi, de sa liberté, de ses exigences originelles, démontre quelque chose d'Autre, renvoie à l'Autre, est signe d'un Au-delà : sans cette conscience, sans que cette autoconscience me soit familière, il n'y a pas de moi. La vraie stature du cœur de l'homme est celle-ci, et personne ne peut la rassasier avec un

⁵ L. Giussani, « C'è perché è presente », in *op. cit.*, p. 12.

⁶ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, *op. cit.*, p. 13.

⁷ *Ibidem*, p. 18.

quelconque succédané : l'argent, le succès ou le pouvoir. Nous sommes constamment rappelés à la vraie nature de notre moi, à la vérité de ce que nous sommes parce que rien sinon cet Autre ne peut satisfaire le cœur de l'homme et donc le cœur de tous dans la société. Mais nous savons tous à quel point la mentalité commune nous influence, combien elle est enracinée en chacun de nous, nous poussant à chercher notre bonheur là où tout le monde le cherche. Depuis toujours notre histoire a dû faire ses comptes avec l'incohérence de la personne face à la vérité de la proposition chrétienne – ce que nous avons toujours appelé « immoralité » par rapport à la vraie moralité qui est une tension continue vers l'infini. Aujourd'hui, nous pouvons l'affirmer avec plus de force encore, nous sommes appelé à cela. L'incohérence et la faute d'un seul sont un rappel pour tous, pour la conversion de chacun.

En second lieu : « D'autre part, dans cette réalité humaine, dans cette vie humaine, Dieu est entré. Pas seulement avec sa miséricorde, avec sa façon miséricordieuse de guider, avec sa paternité miséricordieuse, mais il est entré comme un homme, né d'une femme. Dieu, né comme homme des entrailles d'une jeune femme, est un événement qui se produit, qui a été introduit dans le scénario de la vie de l'homme. Etant donnée cette nouvelle, il y a un facteur nouveau qu'on ne peut pas annuler impunément, qu'on ne peut pas oublier facilement »,⁸ tant l'événement chrétien est irréductible.

De même que nous pouvons dire que la réalité existe, de même nous pouvons affirmer que l'événement chrétien existe, il est irréductible : « Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». ⁹ Et cet événement introduit un regard sur l'homme qui ne peut pas être réduit à ses erreurs, quelles qu'elles soient. C'est le regard que, dans la journée de demain, nous verrons dans le regard du Christ sur Zachée. L'homme n'est jamais réduit ce qu'il fait, il est ce rapport avec l'infini que le Christ a affirmé dans le regard qu'il a porté sur tous ceux qu'il a rencontrés, surtout les pécheurs, au point de scandaliser tout le monde, comme cela arrive aujourd'hui. C'est justement parce que nous avons rencontré ce regard que nous pouvons reconnaître nos erreurs et nos fautes sans les justifier. La personne ne cesse jamais d'être une personne, quelles que soient les fautes commises – et il faut encore voir si ce sont des actes criminels. C'est pourquoi reconnaître l'objectivité de l'erreur et la nécessité de la réparation (chose toujours présente dans une position de vérité) ne signifie en aucun cas refuser la personne. Ce regard, le Christ l'a introduit dans l'histoire. Très souvent, nous les premiers,

⁸ L. Giussani, « C'è perché è presente », in *op. cit.*, p. 12-13.

⁹ Mt 28,20.

nous sommes scandalisés par certaines fautes – les nôtres ou celles d’autrui (« Comment est-ce possible ? »). Il ne s’agit pas de les nier, de les censurer ou de les justifier ; il s’agit de pouvoir les regarder pour recommencer. Mais repartir depuis où ? « La rescousse pour un homme, quel que soit son intérêt, quelle que soit son expression, ne peut partir que d’une récupération de la mémoire du Christ, pleine de douleur à cause de l’oubli : la mémoire du Christ en tant que contenu normal de l’autoconscience nouvelle du chrétien ».¹⁰ Cette mémoire est la source de la moralité comme reprise, comme désir de recommencer sans cesse quelle que soit la faute commise. Telle est la moralité de chacun d’entre nous et de tout notre peuple. Si quelqu’un commet des fautes, elles pourront être réparées et lui pourra toujours recommencer ; si nous commettons des erreurs, nous aussi nous pouvons être disposés à nous relever, ce qui signifie à se laisser éduquer. C’est une moralité qui n’existera que comme tension et demande, si nous nous convertirons pour être des mendiants humiliés et donc humbles, avec la certitude que tout est renouvelé chaque matin. Comme Giussani l’a toujours enseigné en citant T.S. Eliot : « Bestiaux comme toujours, charnels, égoïstes comme toujours, intéressés ou obtus comme ils le furent toujours auparavant, / Et pourtant toujours en lutte, toujours à réaffirmer, toujours à reprendre leur marche sur la route éclairée par la lumière ; / Souvent s’arrêtant, perdant du temps, se détournant de leur chemin, s’attardant, revenant, et pourtant ne suivant jamais une autre route ».¹¹

Telle est la conversion que nous devons demander aujourd’hui (et dont nous avons tous besoin, tous !) : vivre la foi comme une expérience parce que, comme le dit don Giussani, « une foi qui ne peut pas être repérée et trouvée dans l’expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n’est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ».¹²

Il est impossible qu’un geste de cette dimension puisse se réaliser sans la contribution et le sacrifice de chacun de nous, dans l’attention aux indications, au silence, aux informations qui sont données. Chaque chose est une modalité à travers laquelle, ici, nous pouvons demander au Christ qu’il ait pitié de notre néant, qu’il nous donne cette conversion qui nous rend vraiment nous-mêmes. Nous savons tous le besoin que nous avons de ce silence qui consiste à se laisser pénétrer jusqu’à la moelle par chaque chose qui est dite, pour que le silence devienne un cri, une demande au Christ pour qu’il ait pitié de nous.

¹⁰ L. Giussani, «C’è perché è presente», in *op. cit.*, p. 12-13.

¹¹ T.S. Eliot, *Cori da “La Rocca”*, Bur, Milano 2010, VII, vv. 23-25, p. 99.

¹² L. Giussani, *Le Risque éducatif*, Nouvelles Cité, Domaine d’Arny (France), 2006, p. 13.

MESSE

Liturgie de la Messe : Ac 5,34-42 ; Ps 26(27) ; Jn 6,1-15

HOMELIE DU PERE STEFANO ALBERTO

Face au réalisme de Gamaliel (le temps dira s'il s'agit de l'œuvre des hommes ou s'il agit de l'œuvre de Dieu) le pouvoir se dévoile avec la tentation de réduire l'évidence (ils ont besoin de fustiger les apôtres, de confirmer l'interdiction de parler au nom de Jésus), de renier l'évidence d'un bien, d'une positivité inexorable, hier comme aujourd'hui. Les instruments changent (il n'est pas nécessaire de détailler, nous sommes tous intelligents), mais la tentative de renier l'évidence, l'évidence du bien, de la positivité inexorable de cette Présence, a pour racine en chaque pouvoir la peur de la nouveauté, du néant.

Mais l'Évangile nous montre que cette résistance est aussi la nôtre, c'est aussi celle des Siens, des proches qui, pourtant, Le suivent et L'aiment, mais qui, réduisent tout à leur mesure face à Son initiative. Il s'agit du dialogue dramatique entre le Christ et les apôtres, qui résistent : cela semble du bon sens, du réalisme et c'est une résistance à Son initiative. Mais Son irréductibilité ne cède pas aux flatteries de la foule enthousiaste, cette même foule qui, quelques heures plus tard, scandalisée par la nouveauté de son message, Le laissera seul dans la synagogue ; l'irréductibilité du Seigneur est dans ce rapport filial, un rapport fondé sur le Père. Ceux qui se rendent compte de cela, qui s'abandonnent, vivent la même irréductibilité, non pas par leur propre force, mais à cause de la beauté de l'évidence d'une humanité que rien ni personne – ni le pouvoir, ni notre fragilité – ne pourra arrêter.

Ainsi se terminent les Actes des Apôtres : « Et chaque jour, au Temple et dans les maisons, ils ne cessaient d'enseigner et d'annoncer que Jésus est le Christ ». [Ac 5, 42]. Dans le temple (dans l'Église), dans les maisons (dans le monde, dans chaque domaine de la vie, rien ni personne n'est exclu), cette Voix émue, passionnée, fait de nouveau écho à travers la fragilité, la précarité de nos existences.

Samedi 21 avril, le matin

A l'entrée et à la sortie :

Ludwig van Beethoven, Sonate pour piano

Wilhelm Backhaus, piano

"Spirto Gentil" n. 22, Decca

Don Pino. La *Sonate n. 5* de Beethoven que nous avons écoutée en entrant est le morceau que Gaetano Corti a joué durant toute une année, tous les dimanches soir, sans prononcer une parole, à don Giussani épuisé qui rentrait très tard de ses premiers déplacements intenses liés à son initiative. Essayons de nous identifier à cette intensité humaine, à cette vibration d'amitié vécue comme une compagnie au destin de l'autre. Cette intensité humaine n'est pas qu'une simple question de tempérament, mais c'est une question de conscience, cette conscience qui accueille le fait du Christ présent, et qui donc est mémoire, reconnaissance, de ce qui est en train d'arriver maintenant.

Angelus

Laudes

■ PREMIÈRE MEDITATION

Julián Carrón

Un maître à suivre

Je commence en lisant le télégramme de Sa Sainteté : « A l'occasion des Exercices spirituels des membres de la Fraternité de Communion et Libération présents à Rimini, vous avez tenu à manifester auprès du Saint Père Benoît XVI vos sentiments d'union dévouée et affectueuse, lui assurant de vos prières spéciales pour Son Ministère universel de Successeur de l'Apôtre Pierre. Le Souverain Pontife, en exprimant sa profonde gratitude pour la louable initiative de cette Fraternité, remercie de l'attestation de respect et des pensées de considération qui l'ont accompagnée, et souhaitant que cette expérience du rapport avec le Christ vivant suscite un témoignage ecclésial renouvelé et généreux sur les traces fécondes du digne prêtre Mgr Luigi Giussani, il invoque une abondante effusion des dons pascals de joie et de paix. Il envoie bien volontiers à vous et à tous les participants de cette rencontre spirituelle,

en l'étendant à leurs proches, la Bénédiction apostolique quémandée. Avec mon profond respect, je vous prie de croire en l'assurance de mes sentiments dévoués dans le Seigneur. Mgr Angelo Becciu, Substitut ».

1. L'autoconscience du moi

« Lorsque, de fait, l'emprise d'une société hostile se resserre autour de nous jusqu'à menacer la vivacité de notre expression et lorsqu'une hégémonie culturelle et sociale cherche à pénétrer le cœur, en renforçant les doutes déjà naturels, alors *est venu le temps de la personne* »,¹³ disait don Giussani en 1976.

En 1990, à l'Equipe des universitaires, il insistait : « Dans toutes les circonstances et les contingences de la vie, du monde, de l'histoire, ce qui compte, ce dont on peut toujours partir, ce qui soutient la nouveauté, la créativité, a un lieu qui s'appelle la personne : c'est le sujet qui s'appelle moi [...]. Plus les temps sont difficiles, plus le sujet compte, c'est la personne qui compte ». ¹⁴

Encore en 1998, il se fait poser une question pour pouvoir y répondre tant il tient à ce que l'on comprenne ceci : « *Pourquoi un mouvement comme le nôtre insiste-t-il autant sur le moi et pourquoi cette insistance seulement maintenant ?* ». « Tu me fais réagir immédiatement quand tu me dis "*seulement maintenant*" parce que dès le début, le mouvement était dominé par le problème de la personne ! Et la personne est un individu, la personne est un individu qui dit "moi". Pendant longtemps, nous sommes les seuls à avoir dit – et en ayant un peu peur d'exagérer – que le moi est l'autoconscience du cosmos, c'est-à-dire que toute la réalité est faite pour l'homme. En créant le monde, Dieu, dans la conception chrétienne, avait pour but l'affirmation de la personne. C'est pour cela que, maintenant, nous disons que le cosmos tout entier atteint l'autoconscience à son apogée, à son point le plus élevé ; c'est comme une pyramide au sommet de laquelle explose l'autoconscience : la conscience de soi, dans la nature, dans toute la nature du monde créé, se trouve dans le *moi*. Par conséquent, le monde, le cosmos aurait une signification même s'il n'y avait qu'un seul moi. L'autoconscience du cosmos est comme le défi de Dieu : "J'ai créé pour qu'existe une créature qui prenne conscience du fait que je suis tout, que je fais tout, que j'ai tout fait". En effet, la religiosité est le cœur de l'homme, le cœur du moi et elle s'explicité comme désir de bonheur, comme

¹³ Conversation tenue aux Exercices du CLU (CL-Universitaires) le 7 décembre 1976; publiée dans L. Giussani, «È venuto il tempo della persona», in *Litterae Communionis CL*, n. 1, 1977, p. 11.

¹⁴ Equipe de CLU, Milano, 10 febbraio 1990, Archivio CL.

raison qui détermine toutes les définitions que nous donnons aux mots. La raison est la conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs. Et la moralité est le lien entre l'action, une action du moi, une action consciente, et la totalité du monde créé, de la création, de l'ordre. Ce sont deux définitions fondamentales pour notre conception du moi. De toute façon les dix premières années, avant que 1968 n'apporte une grande révolte en mettant fiévreusement à l'ordre du jour non pas tellement le moi, mais surtout son action dans la société (parce que la conquête de la science était secondaire par rapport à celle du pouvoir tel qu'on le concevait alors) ; avant 1968, donc, le thème avec lequel je commençais toujours les Exercices, les Retraites, était inspirée d'une phrase de Jésus. [...] Cette phrase de Jésus que je disais si souvent autrefois, comme un refrain continu, s'est un peu effacée, estompée à partir de 1968 ; mais nous l'avons reprise maintenant parce que l'effet de la politique ou de la "révolution" a montré les conséquences extrêmes d'un manque de conscience, de l'autoconscience du moi. Si le moi est l'autoconscience du cosmos, alors le délit le plus grand que le moi puisse commettre est de ne pas se connaître lui-même alors que, au contraire, il doit être conscience de soi. Jésus disait : "Mais que vous importe de gagner le monde et de vous perdre vous-mêmes ?". Ou plutôt il disait littéralement : "Qu'importe à l'homme de gagner le monde entier s'il se perd lui-même ? Que pourra donner l'homme en échange de soi-même ?". Ce sont des choses qui se renvoient l'une à l'autre parce que si le moi est la conscience du cosmos, de tout, le rapport avec le Créateur, avec l'infini, avec ce qui n'est pas mesurable, qui est origine et destinée de tout, c'est dans le moi qu'il se joue, dans la prise de conscience que le moi a de soi. Cela explique pourquoi le contenu de nos paroles, de notre conversation est toujours centré sur l'humanité, sur la valeur humaine des choses ; et la valeur humaine n'est pas dans "l'humanité", mais dans l'individu, dans la personne. Ainsi, toute la réflexion que j'ai commencée au Lycée Berchet de Milan, dès la première année, a donné naissance au *Sens religieux*, puis au second volume, *À l'origine de la prétention chrétienne* et ensuite à des textes sur la vie de l'Eglise, sur la valeur de l'Eglise. Mais le *leitmotiv* ou le destin commun de tout ce développement a été la personne, comprendre la personne et ce que la personne doit faire, qui est l'homme et ce que l'homme doit faire pour être lui-même [...]. Dans la période que nous vivons, nous sommes arrivés comme sur un rivage sablonneux, aride, dans un désert humain où le sujet en souffrance est le moi : ce n'est pas la société, mais c'est le moi parce que pour la société on tue tous les "moi" possibles et imaginables. Alors que pour nous la société naît de l'existence du moi. "Croissez et multipliez-vous", recommanda Dieu à Adam et Eve,

mais la nature du devoir d'Adam et d'Eve, du fait d'avoir été créés comme personnalités individuelles, était la compagnie entre eux deux : l'homme ne peut pas vivre, il ne peut pas connaître ni s'alimenter lui-même s'il n'est pas en compagnie d'un autre, s'il ne rencontre pas un autre. Comme je vous le disais, nous sommes sur le sable, sur le rivage sablonneux au bord d'un effondrement terrible de la vie sociale. Et puisque le pouvoir a comme idéal et comme but de régler la vie de tout le monde (le Gouvernement italien le montre de manière évidente), cette élimination de la liberté a des conséquences dramatiques parce que nous ne voulons pas être des esclaves ou être manœuvrés aux ordres d'un mécanisme central. Comment faire pour résister ? Comment affirmer une alternative face à la prétention du pouvoir qui veut prendre une position déterminante sur tous les aspects et toutes les expressions de la vie de l'homme jusqu'à imposer même les lois de la morale ? Le seul recours pour freiner l'envahissement du pouvoir se trouve dans ce point au sommet du cosmos qu'est le moi, et c'est la liberté.»

Chacun de nous doit se confronter avec cette réponse. Qui l'aurait pensé ? Qui aurait indiqué le moi, la personne, comme ressource face à l'envahissement du pouvoir ? Ne le prenons pas comme allant de soi, c'est la chose la moins évidente parmi nous qui sommes si déterminés par la mentalité commune au point que nous nous sentons une pièce du mécanisme ou de l'engrenage des circonstances, nous nous percevons comme une partie du tout où le moi s'efface, nous sommes panthéistes, et alors nous mettons (comme tout le monde) notre espérance dans le pouvoir.

Don Giussani insiste : « La seule ressource qui nous reste est une reprise puissante du sens chrétien du moi. Je dis du sens "chrétien" non pas par préjugé, mais parce que c'est seulement, de fait, l'attitude du Christ envers l'homme, et la conception que le Christ a de la personne humaine et du moi, c'est seulement cela qui explique tous les facteurs que nous ressentons comme impétueux en nous, que nous ressentons émerger en nous. A cause de cela, même avec une parade excessive aucun pouvoir ne sera en mesure d'écraser le moi comme tel et d'empêcher le moi d'être le moi (quelle impression de relire don Giussani dans les circonstances actuelles !). [...] L'insistance sur la valeur du moi s'est donc développée dès le début, [...] ce fut non seulement la raison d'un approfondissement, d'un développement de la religiosité comme catégorie fondamentale du moi, mais également l'origine fascinante du rapport avec tous les niveaux de la connaissance, l'origine de notre lecture de l'expérience humaine telle qu'elle se manifeste chez les hommes les plus géniaux, les plus doués de cette sensibilité, donc les poètes et toute l'expressivité de l'homme. Ainsi vous comprenez pourquoi je suis parti de Leopardi : c'était l'auteur, l'expression que j'avais le

plus étudiée (j'avais appris par cœur presque toutes ses poésies) chez qui j'ai saisi la question fondamentale. [...] De toute façon, la phrase de Jésus que je vous ai citée est tragique mais il y a quelque chose de plus tragique encore [et cela est un jugement à notre égard] dans le fait que je ne l'ai entendu prononcer par personne ou alors que très rarement par d'autres ; or, pour nous dès le début, ce fut le point de référence, le point de départ. Par conséquent, parachevez cette dynamique, développez vous aussi la dynamique que nous avons lancée pendant des années, raison principale de notre amitié et de notre compagnie (voilà la raison fondamentale, sinon progressivement elle ne nous intéresse plus) : c'est l'accomplissement du cœur, des exigences du cœur, sans lequel le nihilisme deviendrait la seule conséquence possible ».¹⁵

Voilà notre situation : un moi qui n'est plus consistant, la recherche du pouvoir par peur de ce nihilisme, la recherche de notre satisfaction là où et comment tout le monde la recherche, et la peur de perdre ce pouvoir, comme tout le monde.

Mais qu'est-ce que le moi pour qu'il puisse freiner l'envahissement du pouvoir ? Où se trouve sa consistance ? La personne est son autoconscience. Toute la consistance du moi est son autoconscience : « Ce qui presse afin que la personne soit, afin que le sujet humain ait une force dans cette situation où tout est arraché du tronc pour devenir une feuille sèche, c'est l'autoconscience. Une perception claire et amoureuse de soi, pleine de la conscience de sa propre destinée et donc capable d'une affection de soi vraie, libérée de l'aveuglement instinctif de l'amour propre. Si nous perdons cette identité, plus rien n'est bon pour nous ».¹⁶

Que signifie cette perception claire et amoureuse de soi, consciente du destin, capable d'une vraie affection envers soi ? L'autoconscience n'est pas un geste intimiste, ce n'est pas une introspection intimiste de soi. Quelle consistance peut avoir une chose pareille ? « La force de ce sujet qui s'appelle "moi", la force de la personne, la consistance de cette personne n'est pas dans l'intimité, dans la possession intime et détachée du reste, maintenue libre du reste. Mais elle vient d'une autre appartenance. » Mais quel type d'appartenance ? « La grandeur du sujet, la nouveauté de la personne est donnée par une appartenance qui ne réside pas dans les choses qui arrivent ni dans les jardins d'Eden imaginés et construits par nous,

¹⁵ L. Giussani, «Accettiamo la vita perché tendiamo alla felicità», in *Tracce-Litterae Communionis*, n. 5, 1998, pp. II-VI. [« Nous acceptons la vie parce que nous tendons vers le Bonheur » – revue *Tracce-Litterae Communionis*].

¹⁶ L. Giussani, «È venuto il tempo della persona», in *Litterae Communionis CL*, n. 1, 1977, p. 12.

ni dans les jardins terrestres que nous pensons et que nous construisons. C'est l'appartenance à ce par quoi tout est fait. C'est dans le rapport avec ce qui se produit, il y a quelque chose qui vient avant, quelque chose de grand et de reconnu. C'est ce qui donne le contenu au vrai protagoniste de l'histoire, au vrai lieu créateur de l'histoire qui est le sujet, la personne, c'est-à-dire toi, moi. Mais la force du moi et du toi, la force du sujet et de la personne résident en quelque chose d'autre à laquelle le "moi" appartient totalement, à laquelle le "moi" reconnaît totalement appartenir. C'est cela le vécu de la personnalité : reconnaître d'appartenir à ce qui me fait ». ¹⁷ C'est pourquoi, quand nous continuons à utiliser la raison d'une manière rationaliste et que nous succombons au positivisme qui nous fait rester seulement au niveau de l'apparence, nous ne vivons pas (même si nous sommes ici) l'appartenance à Celui qui nous fait. Celui qui nous fait est l'ultime chose qui détermine notre conscience, l'autoconscience étant justement la reconnaissance d'appartenir à Celui qui me fait. Le fait que la conscience soit habituelle est tout sauf acquis, escompté, cette conscience dont parle don Giussani dans le dixième chapitre du *Sens religieux* : « Moi, je suis "Toi-qui-me-fais" ». ¹⁸ Dès que quelque chose arrive nous tombons, nous nous écroulons et pas parce que nous sommes fragiles ou à cause de circonstances ou à cause du milieu ambiant... Non ! Nous tombons à cause de ce manque d'autoconscience. Parce qu'aucun pouvoir de ce monde ne pourrait nous détruire, quelque soit la circonstance, si nous avions cette autoconscience. L'autoconscience n'est pas dans l'énergie physique, dans nos énergies et nos capacités. Notre force, toute l'énergie de notre force vient du fait de reconnaître simplement Celui à qui nous appartenons, Celui qui nous fait maintenant. Parce que le Seigneur est tout, mais non « en vertu de notre affectivité, parce que nous "sentons" qu'il est tout ; non en vertu de notre volonté parce que nous "décidons" qu'il est tout ; non en vertu de notre raison parce qu'il "doit" être tout, mais par nature ». ¹⁹

Mais comment arrivons-nous à avoir de plus en plus à cette conscience ? « Le fait que le Seigneur est tout par nature n'est pas apparu comme le fruit d'une sagesse, ce n'est pas issu d'une réflexion philosophique. Le fait que le Seigneur est le Seigneur qui nous constitue et qui détermine donc la vie, est devenu évident parce qu'Il est intervenu dans l'histoire et s'est révélé dans l'histoire. Dieu a révélé à l'homme le visage de son destin en Se révélant lui-même, il a fait connaître le nom du destin humain à travers Sa Présence, il est intervenu Lui pour nous rappeler qu'il était notre destin, l'*unum* ca-

¹⁷ Équipe de CLU, Milano, 10 février 1990, Archive CL.

¹⁸ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p.156.

¹⁹ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris, 1989, pp. 14-15.

pable de rendre humaine la vie de l'homme». ²⁰ Et là don Giussani enfonce le clou : « Ce qui compte c'est le sujet, mais le sujet – comme nous l'avons dit – est la conscience d'un évènement, l'évènement du Christ qui est devenu histoire pour toi à travers une rencontre, et toi tu l'as reconnu ». ²¹ C'est pourquoi le contenu de l'autoconscience est la mémoire du Christ : « La possibilité d'un recours pour l'homme ne peut partir que de la récupération, remplie par la douleur de l'oubli, de la mémoire du Christ : la mémoire du Christ comme contenu normal de l'autoconscience nouvelle du chrétien ». ²² C'est ce contenu de la mémoire qui décide la stature d'une personnalité. Et ceci vaut pour tout homme, il n'y pas d'identité du moi sans mémoire, la consistance de sa personnalité réside dans la mémoire mais ce qui fait la différence est le contenu de la mémoire. Mais tout de suite don Giussani nous dit quelle est la sensation que nous avons quand nous disons ces choses : « Avoir le courage d'affirmer que le problème fondamental est de rendre habituel le désir de la mémoire de Lui. La conscience de Sa Présence ne peut pas arriver chez nous comme quelque chose d'abstrait qui s'ajoute ou se superpose à des choses que nous ressentons comme plus concrètes et plus importantes ». ²³ Voilà le problème : pour nous, tout cela est abstrait et ne nous touche pas, et alors nous ressentons cet éloignement, cette distance entre le Christ et notre cœur. Et nous comblons le vide avec d'autres choses parce que l'urgence du cœur d'être rempli est grande. S'il n'est pas comblé par le Christ comme quelque chose de réel qui nous prend, nous succombons à la recherche de la plénitude là où tout le monde la recherche. Car un « Christ abstrait » ²⁴ ne nous comble pas !

Alors la question est de savoir comment le Christ devient le contenu de l'autoconscience, comment grandit en nous la mémoire du Christ, cette mémoire capable de vaincre l'éloignement de notre cœur du Christ. Don Giussani nous a indiqué le chemin, qui est tout simple : il faut suivre un maître. « Le désir de la mémoire du Christ mûrit comme l'histoire en nous, il ne grandit pas automatiquement mais il grandit comme chacune de nos compétences, il grandit en suivant quelqu'un. De même que nous ne pouvons pas avoir le projet de notre maturité, de la même manière nous ne pouvons pas choisir notre maître, nous devons seulement le reconnaître. Le maître à suivre nous a été donné par le Seigneur, il nous l'a mis sur le chemin, ce chemin que nous sommes en train de parcourir. Choisir le

²⁰ *Ibid.*

²¹ Équipe de CLU, Milano, 10 février 1990, Archive CL.

²² L. Giussani, «C'è perché è presente», in *op. cit.*, p. 13.

²³ L. Giussani, «È venuto il tempo della persona», in *op. cit.*, p. 12.

²⁴ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, *op. cit.*, p. 118.

maître nous-mêmes signifierait choisir quelqu'un qui nous convient, choisir quelqu'un qui réponde à notre goût, à notre désir de voir notre projet exaucer. Suivre signifie s'identifier avec les critères du maître, avec ses valeurs, ce qu'il nous communique, mais pas se lier à une personne qui, en soi, est éphémère. Dans le fait de suivre, dans cette séquelle, se cache et vit la séquelle au Christ. Ce n'est pas l'attachement à la personne, mais l'attachement au Christ qui est la raison de la séquelle entre nous ».²⁵

Il s'agit de suivre un maître comme l'avait proposé Saint Paul au début de l'histoire chrétienne, lui qui avait osé dire à ses amis Philippiens : « *Frères, prenez-moi tous pour modèle et regardez bien ceux qui vivent selon l'exemple que nous vous donnons* ». ²⁶ Telle fut, depuis lors, la manière selon laquelle le christianisme s'est transmis dans l'histoire comme l'a rappelé récemment le Pape : « À partir de Paul, tout au long de l'histoire il y a eu continuellement de telles "traductions" du chemin de Jésus en figures historiques vivantes. [...] Les saints nous indiquent comment fonctionne le renouvellement et comment nous pouvons nous mettre à son service ».²⁷ C'est pourquoi nous nous sommes entendus dire en de nombreuses occasions par don Giussani : « Contemplez chaque jour le visage des saints pour trouver le repos dans leurs discours ». Et nous, où devons-nous regarder ? Quel maître suivons-nous ?

2. Le chemin de don Giussani

Nous tous, nous reconnaissons que le Maître donné par le Seigneur s'appelle don Luigi Giussani. La demande d'ouverture de la cause de canonisation est le signe de notre reconnaissance de ce fait face à l'Église et au monde. Par conséquent, c'est seulement en suivant ce maître que nous pouvons apprendre à surmonter l'éloignement qui existe entre notre cœur et le Christ, à ne pas Le percevoir comme une catégorie abstraite, à ne pas Le réduire à un objet de piété. Telle était l'envergure de la vie de don Giussani pour nous : le Seigneur, toujours présent dans l'histoire, a voulu susciter au milieu du XXe siècle un charisme comme chemin pour connaître le Christ. Et Il l'a justement suscité dans cette situation culturelle qui est la nôtre aujourd'hui parce que l'*humus* culturel de l'illumination, introduit en Europe, détermine en grande partie notre manière de vivre la réalité et de vivre la foi (pensons à ce que nous avons dit les années précédentes sur la

²⁵ L. Giussani, «È venuto il tempo della persona», in *op. cit.*, p. 12.

²⁶ *Ph* 3,17.

²⁷ Benoît XVI, Homélie de la Messe Chrismale, 5 avril 2012.

fracture entre connaître et savoir, fracture qui réduit la foi à un sentiment, à une dévotion ou à une éthique). C'est pour cela que l'histoire de don Giussani est si significative, parce qu'il a lui-même vécu les mêmes circonstances que nous et qu'il a dû affronter les mêmes défis, les mêmes risques. Il a dû lui-même parcourir le chemin qu'il décrit dans de nombreux passages de ses œuvres (comme nous l'a montré notre ami espagnol Ignacio Carbajosa l'été dernier aux Exercices des Memores).

« J'ai couru » avoue don Giussani « moi aussi ce risque en première année de lycée. Lorsque j'ai placé sur mon bureau l'image du visage du Christ de Carracci, qui n'était pas un très grand peintre mais me rappelait le Christ ». ²⁸ Lors des exercices spirituels des prêtres en 1993, don Giussani disait : « pour moi, jusqu'à une époque récente, ce point a toujours été une difficulté. Il y a deux mille ans, Dieu est né de la Vierge et pendant de nombreuses années, j'ai imaginé mon rapport avec le Christ dans cette attitude que l'on pourrait nommer "piété" et qui correspondait au souvenir d'un fait du passé. Je sentais qu'il y avait quelque chose d'inachevé dans cette attitude, même avec le sérieux du sacrement ». ²⁹ Un christianisme ainsi réduit à la dévotion était totalement inachevé et pourquoi ? Parce qu'un christianisme considéré comme « piété », comme « souvenir », est une réduction qui perd les caractéristiques historiques de la chair : le christianisme, qui est l'évènement de Dieu fait homme dans le temps, devient peu à peu le souvenir d'un fait du passé ou un sentiment qui me provoque. Mais ce n'est pas ce qui s'est produit dans l'histoire, un tel christianisme ne peut pas avoir de répercussion sur nous, ni répondre à l'attente de notre cœur. Don Giussani poursuit : « Pour moi l'important était de me souvenir de Lui. Mais il y avait quelque chose d'inachevé dans cette position, dans le fait d'orienter la vie de foi à une dévotion ». ³⁰

Même don Giussani a dû parcourir un chemin. Et qu'est-ce qui lui a permis de sortir de cette réduction et ce jusqu'au Séminaire ? Il nous le raconte lui-même : « Si je n'avais pas rencontré Mgr Gaetano Corti lors de ma 1^{re} année du Lycée, si je n'avais pas entendu les quelques leçons d'italien de Mgr Giovanni Colombo – qui est ensuite devenu cardinal de Milan – si je n'avais pas trouvé des jeunes qui, face à ce que j'éprouvais, ouvraient tout grand les yeux devant un étonnement aussi inconcevable qu'agréable. Si je n'avais pas commencé à me retrouver avec eux, si je n'avais pas trouvé toujours plus de gens qui s'impliquaient avec moi, si je n'avais pas eu cette compagnie-ci, si toi tu n'avais pas eu cette compagnie, le Christ pour moi

²⁸ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris, 2008, p. 245.

²⁹ *Esercizi dei sacerdoti di CL*, La Thuile, 31 août – 3 septembre 1993, Archive CL.

³⁰ *Ibid.*

comme pour toi n'aurait été qu'une parole, objet de phrases théologiques ou bien, dans le meilleur des cas, le rappel d'une affectivité pieuse, générique et confuse qui devient précise seulement dans la peur du péché, c'est-à-dire dans un moralisme ».³¹

Si don Giussani n'avait pas rencontré certaines personnes, le Christ ne serait resté qu'un objet de dévotion, une piété, un rappel au moralisme (comme on le voit très souvent autour de nous dans cette réduction du christianisme). Et c'est cela la force du mot « contemporanéité » : si le Christ ne m'est pas contemporain, alors il ne reste qu'un fait du passé et n'a pas d'incidence sur mon moi présent. C'est pourquoi don Giussani disait que si lui n'avait pas rencontré Corti, Colombo, ces jeunes et tous ceux qui commençaient à ouvrir tout grand les yeux devant l'étonnement aussi inconcevable qu'agréable et s'il n'avait pas vu le Christ à l'œuvre dans le présent, qui change la vie des personnes, alors le Christ serait resté comme un objet de piété. Au contraire le rapport avec le Christ, Dieu fait homme, coïncide avec le rapport avec ces personnes qui illustrent et témoignent que le Christ est présent. Il n'est pas présent parce que ces personnes sont physiquement présentes (nous trouvons de nombreuses personnes qui sont présentes mais qui ne changent rien en nous), mais parce qu'elles vivent une intensité humaine qui illustre Sa présence aujourd'hui. En effet, pour témoigner de Sa présence aujourd'hui avec cette intensité, ce changement, il faut que Lui soit présent. Tel est le témoignage de Sa présence : des personnes changées, fascinées par le Christ, pas parce qu'elles ne font pas d'erreur (comme si le témoignage serait réductible à la cohérence !), mais même à travers leurs erreurs – et dans leur disponibilité constante à la correction – elles témoignent de quelque chose de beaucoup plus grand qu'elles-mêmes. Et Sa contemporanéité à travers ce changement, cette intensité, cette humanité capable de tout affronter, cette capacité de vivre la vie avec plénitude, est ce qui a une répercussion sur la vie, au point de m'attirer, de me réveiller et de faire que tout devienne signe de Lui et que le rapport avec Lui coïncide dans le rapport avec toute chose, avec un « tu ». Tout devient signe. Dans l'histoire d'un grand amour tout devient signe. C'est pourquoi nous avons répété dans l'affiche de Pâques 2011 que « le Christ est quelque chose qui m'arrive maintenant ».³² Le Christ n'est pas un fait du passé, le Christ est quelque chose qui est en train d'arriver maintenant. Est-ce une phrase abstraite, une vision, ou bien est-ce quelque chose que l'on ne peut éviter de reconnaître en tombant sur certaines personnes qui, en restant avec elles, réveillent toute notre humanité un peu endormie,

³¹ L. Giussani, *Qui e ora. 1984-1985*, Bur, Milano 2009, pp. 209-210 [*Ici et maintenant*].

³² Affiche de Pâques 2011 de Communion et Libération.

toute notre capacité de désirer, tout notre désir de plénitude auquel tant de fois, sceptiques, nous avons renoncé ? Ce n'est que face à des personnes qui nous font toucher des mains le Christ se manifestant maintenant (c'est tellement au-delà de toute imagination, au-delà de toute pensée) que nous pouvons Le reconnaître contemporain.

Alors on comprend pourquoi, pour don Giussani, Le réduire à une piété, à une petite image ou à une phrase théologique était quelque chose d'inachevé. Cette expérience de don Giussani, cette histoire, est un don pour notre vie : il est possible de vivre la contemporanéité du Christ, là, dans les situations dans lesquelles nous nous trouvons, c'est possible ! Et c'est lui-même qui nous le démontre : « Le Christ, voilà le nom qui indique et définit la réalité que j'ai rencontrée dans ma vie. J'ai rencontré : j'en ai entendu parler d'abord quand j'étais enfant, adolescent etc. On peut grandir et ce mot est "déjà su", mais pour beaucoup ce n'est pas une rencontre. Il n'a pas été rencontré, Il n'a pas été réellement expérimenté comme présent. Pour moi, en revanche, le Christ a croisé ma vie et ma vie a croisé le Christ justement pour que j'apprenne à comprendre à quel point Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui tout se concentre tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi change par amour des personnes avec lesquelles il m'a mises. Comme disait Möhler dans une phrase que j'ai citée très souvent : "Je pense que je ne pourrais plus vivre si je ne l'entendais plus parler". C'est une phrase que j'avais écrite à l'époque du lycée au dos de l'image de Carracci représentant le Christ. Sans doute une des phrases dont je me suis le plus souvenu dans ma vie ».³³

Qui ne désire pas cela ? Qui ne désire pas que le Christ devienne toujours plus, pour soi, la vie de sa vie ? Il ne s'agit donc pas de parler du Christ mais de parler d'un Christ sans lequel on ne pourrait pas vivre si on ne l'entendait plus parler. Pour expérimenter cela, Don Giussani – comme nous le voyons – a dû faire un parcours qu'il nous a ensuite proposé. Il nous appartient de décider si nous voulons le suivre ou pas. Son histoire est décisive également pour nous.

Quelles sont les conditions nécessaires pour que, nous aussi, nous parcourions ce chemin ?

Il l'a raconté lui-même en répondant à une personne du « Groupe adulte » : « Quand j'ai fait la première réunion de prêtres – ils m'avaient invité à parler car j'étais déjà connu, j'avais une centaine d'étudiants qui me suivaient – le premier à se lever m'a demandé : "Qu'est-ce que tu re-

³³ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, op. cit., p. 57.

commanderais à nous, jeunes prêtres ?”. “Que vous soyez des hommes” lui ai-je dit. “Comment cela que nous soyons des hommes ?!”. “Que vous soyez des hommes ! Pour bien faire le prêtre, vous devez être avant tout des hommes. Si vous êtes des hommes, vous ressentez ce qui est propre à l’humain, les exigences et les problèmes typique de l’être humain, vous vivez le rapport avec tout ce qui devient présent et donc qui s’irradie dans votre présent. Dans votre effort à répondre, apprenez que la vérité en tout chose est la vérité de Dieu qui réalise la vérité des hommes” ». Il disait cela aux prêtres, et on pense : et nous ? Et voici comment don Giussani poursuit : « De la même manière je te réponds, sois humaine, vis la vérité de ton humanité ». Mais, attention, notre humanité n’est pas la liste des choses que nous faisons ou des choses qui ne vont pas bien, car ainsi nous réduisons subitement tout à l’éthique. « Ton humanité n’est pas ce que tu fais maintenant, mais comment le Christ t’a faite en te faisant naître du sein de ta mère, quand tu étais petite... et encore à l’instant alors que tu redeviens, de manière imprévue, petite et simple, et tu pleures quand tu as besoin de pleurer, c’est naturel de pleurer, ou bien tu as peur face à un problème difficile et tu ressens la disproportion de tes forces. Sois humaine, vit ton humanité comme des aspirations, comme une sensibilité aux problèmes, comme des risques à affronter, comme une fidélité à avoir envers ce qui urge dans ton âme, à ce que Dieu te fait pressentir, désirer dans ton âme depuis ton origine. Ainsi, selon ta demande, la réalité se présentera à tes yeux de manière vraie. Pour que Dieu puisse répondre, me correspondre et me satisfaire, il faut que moi je sois ce que Lui a créé en moi ».³⁴ Tous nous avons été créés avec cette humanité, nous avons tous cette humanité.

Cette loyauté avec notre propre humanité telle que Dieu nous a faits avec toute l’urgence, toute l’aspiration, sans la domestiquer, sans la réduire, est ce que don Giussani a perçu en lui-même. C’est pourquoi, il voyait en Leopardi l’expression de la vibration de son humanité telle quelle a été faite : « A 13 ans, j’étudiais par cœur toute la production poétique de Leopardi parce que la problématique qu’il soulevait me semblait obscurcir toutes les autres. Pendant un mois entier, je n’ai étudié que Leopardi ».³⁵ Essayons d’imaginer le parcours que don Giussani a commencé en reconnaissant en Leopardi quelqu’un qui exprimait ce que lui ressentait : « Suave et très puissante / Souveraine du fond de l’âme ; [cette disproportion structurelle, cette urgence de la vie qui dominait tout l’esprit de Leopardi au plus profond de lui] Effrayant mais aimé / Présent du ciel ; [pour nous, très souvent,

³⁴ L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., pp. 61-62.

³⁵ L. Giussani, *Una coscienza religiosa di fronte a G. Leopardi*, Milano, 1984, pro manuscripto.

cette démesure profonde de ressentir les choses nous semble effrayante, c'est si vrai qu'elle prend la forme d'un problème à résoudre et non pas de la ressource que le Seigneur nous a donnée avec notre humanité ; *compagne* [elle est tellement nôtre] / De mes lugubres jours, / Pensée, devant mes yeux, qui si souvent retourne] » [nous ne pouvons pas nous arracher à notre humanité qui de toute façon refait surface] ». ³⁶

Non seulement il est impossible de nous arracher à notre humanité, mais nous avons besoin de cette humanité ! Pourquoi est-ce que don Giussani considère cette humanité si décisive ? Pourquoi a-t-elle été si décisive pour lui ? Elle nous a été donnée pour reconnaître le Christ, pour Le reconnaître dans toute sa puissance, dans toute sa prétention d'attirer totalement mon humanité, de répondre à mon désir, à mon attente. C'est dans la réponse à mon attente, à mon humanité, à cette urgence de vivre que je peux connaître le Christ. C'est pourquoi la dévotion ne suffit pas, la piété ne peut pas être adaptée pour répondre à cette urgence. Seul le Christ est adéquat, un Christ qui n'est pas soumis aux réductions habituelles. C'est pourquoi don Giussani insiste toujours – comme nous l'avons vu au début de *À l'origine de la prétention chrétienne* : « Ne pas avoir une conception étroite du christianisme dépend de la compréhension et de l'ampleur avec lesquelles on perçoit et considère le fait religieux en tant que tel ». ³⁷ Ce qui signifie donc, notre humanité.

C'est pour cela que l'humanité de don Giussani fait partie du charisme du mouvement, fait partie du don que le Mystère nous a donné historiquement à travers lui, pour nous témoigner ce que veut dire le Christ. Si, nous, nous commençons à nous débarrasser de l'humanité qui est en nous, à la considérer comme un problème, comme quelque chose à résoudre, alors inévitablement nous réduirons le christianisme à une piété ou à un moralisme, et l'on cherchera la satisfaction là où tout le monde la cherche.

La raison pour laquelle cette humanité a été donnée à don Giussani se révèle au moment où le Christ apparaît avec toute Sa puissance dans l'horizon de sa vie, et il appelle cela « *il bel giorno* » [le beau jour]. C'est un épisode qui a marqué sa vie, et donc le charisme, et qu'il définira comme étant le moment le plus décisif de sa vie culturelle. C'était en 1939, il avait 15 ans. Imaginez une humanité comme celle qui est décrite, celle de quelqu'un qui venait de passer une année emporté par la vibration humaine qu'il retrouvait en lisant Leopardi parce que toutes les autres choses lui semblaient secondaires, insuffisantes. Un jour, son professeur de religion au Sémi-

³⁶ G. Leopardi, *La Pensée Dominante, Chants XXVI*, vv. 1-6, éd. bilingue GF, Flammarion, Paris, 2005.

³⁷ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, p. 9.

naire, don Gaetano Corti, explique la 1^{re} page de l'Évangile de Saint Jean : « Tout d'un coup il dit : "Le Verbe s'est fait chair" cela veut dire que 'la Beauté s'est faite chair', que 'la Justice s'est faite chair', que 'la Vérité s'est faite chair'. Beauté, Justice et Vérité, un homme était toutes ces choses, un homme né d'une femme, cheminant sur les routes de ce monde". Ce fut pour moi comme la foudre, comme un foudroiement, une illumination. J'ai toujours été amoureux de Leopardi. Dans une poésie qui j'ai toujours aimé, *A ma Dame*, Leopardi s'adresse à sa Dame avec un "D" majuscule, à la Beauté avec un "B" majuscule. Il dit avec passion : "*Déjà, au premier seuil / De ma saison précaire et sombre, / Toi, compagne sur la terre stérile, / Je te rêvai. Mais il n'est rien dans le réel / Qui te ressemble* » : Et puis encore : « *Te contempler vivante, / Je n'en ai plus l'espoir ; / Sinon quand seul alors, quand dénué / Par un autre chemin vers un séjour étrange / S'en ira mon esprit*". Alors, je compris tout d'un coup, dans ce foudroiement, que "le Verbe s'est fait chair" était le renversement de cette tristesse. C'était l'annonce, la promesse que cette Beauté se trouve "vraiment" sur les routes de ce monde ». ³⁸ *Quid est Veritas ? Vir qui adest.* ³⁹

« Chère beauté qui, loin, / M'inspires amour, en voilant ton visage / Hormis dans le sommeil, ombre / Divine, quand tu surprends mon cœur ». ⁴⁰ Et ensuite « *Te contempler vivante, Je n'en ai plus l'espoir ; / Sinon quand seul alors, quand dénué / Par un autre chemin vers un séjour étrange / S'en ira mon esprit* ». ⁴¹ Et puis l'extrait que nous avons tous appris à aimer : « *Si des idées éternelles, / Tu es l'une, à qui forme sensible / Dédaigne de donner l'éternelle Sagesse / Et, parmi ces dépouilles fragiles, / L'épreuve des souffrances de la funèbre vie, / Ou si, dans les hauts cercles, une autre terre / Parmi les mondes innombrables t'abrite, / Que proche, plus claire que le soleil, une étoile / Brille sur toi, que d'un éther plus doux tu vives, / D'ici où les années sont hostiles et brèves, / D'un inconnu qui t'aime, cet hymne, accueille-le* ». ⁴²

Là se trouve tout le charisme. Ce dont rêvait Leopardi, que cette idée éternelle de la Beauté devienne une forme sensible, eh bien cela est devenu un événement dans l'histoire. « Ce fut », dit Giussani, « le moment le plus décisif de ma vie culturelle ». L'humanité de don Giussani était si grande ouverte que l'annonce chrétienne a eu une telle prise sur lui et nous, en le

³⁸ L. Giussani, «L'intervista», in *Dimensioni Nuove*, n. 9, 1979, p. 21.

³⁹ « Qu'est-ce que la vérité ? un homme parmi nous », cf. *Commentaires de Saint Augustin du Ps 84,13*.

⁴⁰ G. Leopardi, *A sa Dame*, Chant XVIII, vv 1-4, ed. bilingue, GF Flammarion, Paris, 2005.

⁴¹ *Ibid.* vv. 12-16.

⁴² *Ibid.* vv. 44-55.

rencontrant, nous avons été fascinés et il nous a conduit à le suivre : « Ce fut le moment le plus décisif de ma vie culturelle, je dis “culturelle” tant la foi a à voir avec la raison. [...] la foi répond aux exigences du cœur ; c’est pourquoi elle est plus rationnelle que tout autre hypothèse rationnelle ».⁴³

C’est cela le défi que don Giussani nous lance aujourd’hui à nouveau à chacun de nous et nous savons que ce ne sont pas des mots. Nous avons vu en lui à quel point la foi répond aux exigences du cœur plus que toute autre hypothèse. Il ne s’agit pas d’imaginer ce qui s’est passé il y a plus de deux mille ans. C’est maintenant, dans cette situation historique, avec tout le rationalisme qui nous envahit, avec toute la réduction de l’humanité qui est en nous, avec tout le pouvoir qui veut arracher cette annonce de chaque fibre de notre être, c’est ici, maintenant, que le Seigneur nous a donné don Giussani pour nous faire toucher de la main comment la foi répond aux exigences du cœur plus que tout autre hypothèse. C’est pourquoi elle est plus rationnelle que n’importe quelle autre hypothèse rationnelle. En cela réside notre culture. « La foi est proposée comme la rationalité suprême dans la mesure où la rencontre avec l’évènement qui la véhicule engendre une expérience et une correspondance impensées, impensables pour l’homme ».⁴⁴

C’est ce que don Giussani souhaitait pour son ami Angelo Majo en 1946 et – j’en suis sûr – qu’il le désirait aussi pour chacun de nous : « Je te souhaite que Jésus s’incarne dans tes expériences, avec cette inexorabilité définitive avec laquelle il s’incarne dans le sein de la Vierge Marie. Parce que la plus grande joie de la vie de l’homme est de ressentir Jésus-Christ vivant et palpitant dans la chair de ses propres pensées et de son propre cœur : tout le reste n’est qu’illusion éphémère ou de l’excrément ».⁴⁵

C’est ainsi que Jésus ne reste pas en dehors, juxtaposé, loin de notre cœur. Le Christ est quelque chose qui se produit maintenant dans la mesure où il s’incarne dans nos entrailles ; mais pour s’incarner dans nos entrailles, il faut que ces entrailles existent, il faut l’humain. Seul celui qui voit Jésus s’incarner dans sa propre expérience peut Le connaître, alors il comprendra ce qu’est le Christ « Parce que la plus grande joie de la vie de l’homme est de ressentir Jésus-Christ vivant et palpitant dans la chair de ses propres pensées et de son propre cœur : Tout le reste n’est qu’illusion éphémère ou de l’excrément ». Ce n’est pas par moralisme que nous n’allons pas derrière les autres choses mais parce qu’elles nous apparaissent comme des illusions. Par conséquent, c’est tout autre chose qu’un moralisme !

⁴³ L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit. p. 25-26.

⁴⁴ *Ibid.* p. 26.

⁴⁵ L. Giussani, *Lettere di fede e di amicizia ad Angelo Majo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2007, p. 53.

C'est pourquoi nous comprenons la portée, l'envergure et la grâce du charisme pour nous, pour répondre aujourd'hui à notre inconsistance, pour répondre au climat culturel dans lequel nous vivons, pour répondre à notre nihilisme, pour répondre à notre insatisfaction. « Nous, chrétiens, dans le climat moderne nous avons été arrachés non pas directement des formules chrétiennes, ni des rites chrétiens, ni des lois du décalogue chrétien ; par contre, nous avons été arrachés du fondement humain, du sens religieux. Nous avons une foi qui n'est plus une religiosité. Nous avons une foi qui ne répond plus comme elle devrait au sentiment religieux ; nous n'avons plus une foi consciente, une foi intelligente d'elle-même. Comme le disait un de mes vieux auteurs préférés, Reinhold Niebuhr : “ Rien n'est aussi incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas”. Le Christ est la réponse au problème, à la soif et à la faim que l'homme a de la vérité, du bonheur, de la beauté et de l'amour, de la justice, de la signification ultime. Si cela n'est pas vivant en nous, si cette exigence n'est pas éduquée en nous, à quoi sert le Christ ? Autrement dit, à quoi servent la messe, les confessions, les prières, le catéchisme, l'Eglise, les prêtres et le pape ? On les traite encore avec un certain respect selon les différentes régions du monde, on les maintient pendant un certain temps, mais, à force d'inertie, ce ne sont plus les réponses à une vraie question et donc elles n'ont guère plus longtemps à vivre ».⁴⁶

Cette affirmation coïncide avec une observation de celui qui était alors le cardinal Ratzinger : « La crise de la prédication chrétienne, dont nous observons la progression depuis un siècle, dépend en grande partie du fait que les réponses chrétiennes négligent les interrogations de l'homme ; elles étaient justes et continuaient à rester telles mais elles n'avaient plus d'influence à partir du moment où elles ne parlaient plus du problème et qu'elles n'étaient pas développées à l'intérieur de ce problème ».⁴⁷

⁴⁶ L. Giussani, *La coscienza religiosa nell'uomo moderno*, Centro Culturale “Jacques Maritain”, Chieti, 21 novembre 1985, *pro manuscripto*, p. 15.

⁴⁷ J. Ratzinger, *Dogma e predicazione*, Queriniana, Brescia 2005, p. 75.

Samedi 21 avril, l'après-midi

A l'entrée et à la sortie :

Ludwig van Beethoven, Concerti pour piano No 3 et 4

Alfred Brendel, piano

James Levine – Orchestre Symphonique de Chicago – Philips

■ SECONDE MEDITATION

Julián Carrón

Le chemin vers l'autoconscience : une expérience vécue

Comment pouvons-nous, aujourd'hui, parcourir le même chemin – nous l'avons vu ce matin – que don Giussani le premier a dû parcourir, de manière telle que puisse se réaliser ce qu'il désirait pour son ami Angelo Majo et pour nous, c'est-à-dire que le Christ s'incarne dans nos expériences les plus humaines, pour dépasser la juxtaposition entre le Christ et l'humanité et donc vaincre l'éloignement du cœur par rapport au Christ ? Il faut un chemin, non pas un miracle (comme nous en rêvons souvent) un chemin qui n'a même pas été épargné à don Giussani. Et pour parcourir ce chemin, il faut – comme nous l'avons vu dans son expérience – deux conditions et une méthode.

1. Deux conditions et une méthode

a) Première condition : un moi non réduit

La première condition est un moi qui ne soit pas réduit. Ce facteur décisif de la position de don Giussani, nous l'avons vu surtout dans son expérience. En de nombreuses occasions, il a insisté sur ce point – comme nous le voyons continuellement à l'Ecole de communauté – ayant à l'esprit la fameuse phrase de Barbara Ward⁴⁸ : « Les hommes apprennent rarement ce qu'ils croient déjà savoir ». En 1980, lors d'une conférence au centre culturel San Carlo, don Giussani fait l'exemple qui reste dans l'histoire comme une confirmation de ce fait : « les pharisiens croyaient déjà savoir [ce n'est pas qu'ils ne l'avaient pas devant eux, parce qu'il ne suffit pas de l'avoir devant soit !], ils n'ont pas appris à reconnaître cette Présence qui était la réponse à leur sens religieux, à toute leur histoire. Ainsi, nous pouvons être

⁴⁸ Cf. B. Ward, *Faith and Freedom*, W.W. Norton & Company, New York 1954, p. 4.

comme les pharisiens “rien – combien de fois l’ai-je répétée cette phrase à partir du moment où je l’ai lue dans le livre que j’étudiais – rien n’est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas”. Le Christ est la réponse à la soif que l’homme a de vivre le rapport avec son destin, la signification de ce qu’il fait, manger, boire, veiller, dormir, aimer, travailler. Dans la mesure où cette attente et ce désir ne sont pas vivants en moi, je n’arrive pas à reconnaître la réponse qui m’est donnée lorsqu’elle m’est donnée ». Ce n’est pas qu’elle ne me soit pas donnée – attention ! – je peux la répéter de manière formelle, comme nous avons répété beaucoup de réponses chrétiennes, mais le cœur est loin et il va chercher la satisfaction ailleurs. “Et c’est ce désir qui nous rend capables de reconnaître l’accent de Sa voix lorsqu’elle résonne dans notre vie. Ce qui nous fait reconnaître le Christ, Son accent, l’accent de Sa présence, c’est la loyauté, la sincérité et l’intensité de ce désir de connaître ce que Dieu est pour ma vie, pour notre vie [combien de fois nous pouvons être au même endroit que d’autres, face aux mêmes faits, aux mêmes événements : certains demeurent émerveillés, saisis, alors que pour d’autres il ne s’est rien passé ; ce n’est pas que les Pharisiens ne voyaient pas les miracles !]. [...] Rien n’est plus incroyable que la réponse à un problème que l’on ne conçoit pas, qui ne se pose pas. Non seulement pour les non chrétiens, pour qui n’a pas encore reconnu le Christ, ou pour qui ne l’a pas connu dans ses termes exacts et orthodoxes, mais également pour nous, chrétiens qui vivons dans l’Eglise, la chose la plus importante c’est la vérité de notre sens religieux parce qu’alors même la réalité du Christ se communique à notre vie. [...] La chose la plus importante pour comprendre, se laisser toucher et transformer par la Présence de notre destin parmi nous, du mystère de Dieu parmi nous, du Christ, est de garder pur, dégagé, loyal et sincère le sens religieux qui est, en dernier lieu, constitutif de notre raison, de notre cœur et qui s’exprime dans la soif de connaître et d’obéir au Mystère. [...] C’est ce que l’Evangile appelle la “pauvreté d’esprit” parce que la pauvreté d’esprit, la pureté du cœur, comme la faim et la soif de justice, toutes les béatitudes sont des synonymes, des façons différentes de dire la même chose : nous devons garder libre, dégagé, net, notre sens religieux, c’est-à-dire – en d’autres termes – que nous devons être simples. Notre origine nous indique vraiment l’attitude “simples comme des enfants”, comme est l’enfant, avec toute sa nature, avec ses yeux regardant sa maman et les choses, c’est comme cela que nous devons être nous aussi ».⁴⁹

⁴⁹ L. Giussani, «Dal senso religioso a Cristo», in *Dove la domanda si accende*, a cura di C. Fornasier e T. Lanosa, Itacalibri, Castel Bolognese 2012, pp. 53-56.

Est vraiment bienheureux celui qui a la faim pour reconnaître en Jésus la réponse. C'est autre chose que de considérer la soif et la faim comme un problème, comme quelque chose à effacer ! Non ! Dans l'Évangile, le Christ parle de cette faim et de cette soif comme béatitudes ! Nous sommes bienheureux si nous les avons. Jésus appelle bienheureux ceux qui ont faim et soif, non pas ceux qui sont bons et qui ne se trompent pas. Dans l'Évangile, Il ne laisse passer aucune erreur, même pas celle de Ses amis. Mais ce n'est pas ça qui faisait la différence. Ce qu'Il loue, c'est cette faim et cette soif, la simplicité de l'enfant parce que c'est ce dont nous avons besoin pour reconnaître Sa Présence contemporaine, qui est la seconde condition du chemin.

b) Seconde condition : la contemporanéité du Christ

La condition pour que ma soif et mon désir puissent reconnaître le Christ est le Christ, c'est que Lui soit devant moi avec toute Sa grandeur, la grandeur de Sa présence contemporaine.

Mais dans de nombreuses occasions, Sa présence est réduite à ce que nous pouvons comprendre. C'est comme si nous disions : la présence d'un personnage historique, comme dans le cas de Jésus, demeure dans l'histoire, reste contemporaine comme peut rester contemporain un personnage du passé, ce qui veut dire à travers son souvenir, à travers sa doctrine, à travers les valeurs qu'il a proclamées. Au contraire, le christianisme a la prétention d'avoir introduit dans l'histoire une autre forme de présence. Ce qui demeure ce ne sont pas uniquement les enseignements ou les valeurs ou la doctrine mais justement Sa présence personnelle. Le Christ a la prétention de demeurer Lui-même comme présence vivante et actuelle qui met au défi notre mesure. Nous l'avons rappelé à Pâques : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; Il est ressuscité, Il n'est point ici ».⁵⁰

Comment le Christ demeure en tant que présence contemporaine ? A travers ceux qu'Il saisit dans le Baptême « Il assimile à Soi tous les hommes que le Père lui remet entre les mains, tous les hommes qui le reconnaissent, Il les assimile à Lui, de telle façon que cette manière de devenir coïncide réellement avec un phénomène visible, tangible, concret qui est la compagnie des croyants, l'assemblée des croyants, Son Corps Mystique ».⁵¹ Et c'est cela qui permet au Christ ressuscité de se rendre présent maintenant à travers la chair de ceux qui Le reconnaissent : « C'est dans Son signe, dans le signe que Lui a construit, qu'Il a créé comme lieu de Sa présence réelle, c'est dans Son signe que nous pouvons comprendre, parvenir à la connaissance,

⁵⁰ Mc 16,6.

⁵¹ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternalità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2002, pp. 151-152.

connaître et croire au Christ, Celui qui est ressuscité. L'avènement de Sa victoire définitive, donc désormais continue, de chaque instant, l'aube de la fin du monde, Sa résurrection, Sa victoire c'est dans Son signe que nous pouvons la voir ». ⁵² Cela signifie que la contemporanéité du Christ doit respecter les caractéristiques de Sa figure historique, et donc elle ne peut être réduite à un discours ou à une éthique ou à un sentiment. Mais elle doit être une présence – comme nous le voyons continuellement à l'Ecole de communauté – présente, charnelle, irréductible, facile à connaître, attrayante, si correspondante à l'attente du cœur : « C'est dans la chair que nous pouvons reconnaître la présence du Verbe fait chair ; si le Verbe s'est fait chair, c'est dans une chair que nous Le trouvons, de manière identique [...]. Si Dieu s'est fait chair, s'Il s'est fait homme, c'est à travers une réalité humaine que je dois le comprendre ; autrement il était inutile qu'Il se fasse homme ». ⁵³

c) Une méthode

Mais justement parce qu'Il est présent devant moi, à ma soif, que j'ai besoin d'une méthode pour Le connaître. Puisque « ici l'objet ne consiste ni dans une liste de propositions, ni dans la plausibilité d'une chronique, mais dans la véridicité d'un témoignage concernant une personne vivante, qui a, et elle seule prétendu être le destin du monde, le Mystère entré dans l'histoire pour en faire partie », ⁵⁴ pour Le connaître il faut deux conditions indispensables.

La première condition requise est celle que don Giussani appelle « la vie commune avec Lui ». ⁵⁵ En effet « je suis d'autant plus capable d'avoir des certitudes sur un autre que je suis attentif à sa vie, c'est-à-dire que je partage sa vie. La syntonie nécessaire à la connaissance de l'objet est une disposition vivace qui se construit dans le temps, dans la vie commune. Par exemple, dans l'Évangile, qui a pu comprendre qu'il fallait faire confiance à cet Homme ? Pas la foule qui allait le voir pour se faire soigner, mais ceux qui le suivaient et partageaient sa vie ». ⁵⁶

La seconde condition requise est l'intelligence des indices, l'attention aux signes : « plus on est pleinement homme, plus on est capable de comprendre l'autre avec peu d'indices. Tel est véritablement le génie de l'homme ». ⁵⁷ Avec ces deux conditions, nous pouvons nous identifier au chemin des disciples mais – attention – cette identification, comme nous

⁵² L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milano 1999, p. 123.

⁵³ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milano 1999, p. 123.

⁵⁴ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit. p. 55.

⁵⁵ L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milano 1994, p. 64.

⁵⁶ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit. p. 55.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 56.

l'avons dit, ne doit pas être réduite à un souvenir du passé ou à une réflexion sur un texte, substituant l'expérience par des commentaires (comme nous le faisons d'habitude !). La seule vraie identification est de participer, dans le présent, à la même expérience que celle des disciples à travers la vie commune avec la contemporanéité du Christ qui s'expérimente dans une présence irréductible à nos tentatives de la soumettre à notre mesure. Utilisons un chapitre du texte de l'Ecole de communauté.

2. Le chemin des disciples : la route vers la certitude

Le cinquième chapitre de *À l'origine de la prétention chrétienne*, est pour ainsi dire notre chapitre, le chapitre du chemin parce que la rencontre nous l'avons tous déjà faite, c'est tellement vrai que nous sommes ici. Maintenant, il faut approfondir la certitude parce que l'inconsistance, qui le plus souvent nous envahit, met en évidence la fragilité de cette certitude, et ce n'est pas faute de ne pas l'avoir rencontré mais la rencontre ne suffit pas pour atteindre la certitude. Ce chapitre décrit le parcours que les disciples ont fait pour approfondir leur certitude.

« Voyons maintenant comment le caractère exceptionnel du fait rencontré a été confirmé, comment une impression, si chargée d'évidence, s'est transformée en conviction. [...] Quand on rencontre une personne importante pour sa propre vie, il y a toujours un premier temps durant lequel on le pressent. Quelque chose en nous est mis au pied du mur par l'évidence d'une rencontre à laquelle on ne peut se soustraire : "Voilà, c'est lui". "Voilà, c'est elle" Mais seul l'espace donné à la répétition de cette expérience donne un poids existentiel à l'impression. Cela signifie que seule la convivence (la vie commune) l'inscrit de plus en plus radicalement et profondément en nous, jusqu'à ce qu'à un moment donné, elle devienne certitude ».⁵⁸ Pour que cette impression chargée d'évidence devienne une certitude, il faut qu'elle nous pénètre de manière toujours plus radicale, plus profondément, qu'elle ne soit plus extérieure et juxtaposée. Mais seule la convivence rend cela possible. C'est la même chose qui nous est aussi arrivée. « Dans un passage de son film *Andrej Rublev*, Tarkovskij fait dire à l'un des personnages "Tu le sais bien : rien ne te réussit, tu es fatigué, et tu n'y arrive plus. Et tout d'un coup, tu rencontres dans la foule le regard de quelqu'un – un regard *humain* – et c'est comme si tu t'étais approché d'un divin caché. Et soudain tout devient plus simple". L'évènement chrétien se

⁵⁸ L. Giussani, *Ibidem*, pp. 63-64.

manifeste, se révèle dans la rencontre avec la légèreté, la subtilité et l'apparente inconsistance d'un visage que l'on entrevoit dans la foule : un visage comme les autres, et pourtant si différent des autres qu'en le rencontrant c'est comme si tout se simplifie. Tu le vois pendant un instant et en t'éloignant tu portes en toi le coup de ce regard qui te fait dire : "J'aimerai bien revoir ce visage-là !" ».⁵⁹

a) la trajectoire de la conviction

Le début de la trajectoire de la conviction, c'est le désir de revoir ce visage. Mais seul celui qui accepte de s'impliquer dans une convivence peut atteindre cette certitude qui nous rend consistants. C'est justement cela, le chemin de la conviction. Et « Ce chemin de "connaissance" obtiendra dans l'Évangile de nombreuses autres confirmations de ce caractère exceptionnel, et aura besoin d'être soutenu, si bien que la formule "et ses disciples crurent en Lui" est répétée à plusieurs reprises, jusqu'à la fin. Cette connaissance deviendra une persuasion qui se produira lentement et aucune étape ultérieure ne démentira les précédentes ». ⁶⁰ Il faut, même contre notre avis, souligner l'adverbe « lentement ». Et j'ajoute : Dieu merci ! Parce que sinon, si cette chose se produisait soudainement, avec fracas, nous pourrions tout de suite en douter ; mais si elle se confirme quand il pleut, quand il fait chaud, quand nous avons plein de problèmes, dans l'obscurité, alors lorsque les circonstances difficiles arriveront, nous ne pourrions pas dire que nous l'avons inventée dans un moment d'euphorie. Le Seigneur nous fait faire un long chemin, lent, mais il est décisif justement pour acquérir une certitude vraiment sûre, que personne ne peut mettre en doute, tellement sûre qu'elle pénètre chaque fibre de l'être. Essaie de mettre en doute la certitude sur ta maman, essaie donc, quand tu en es imprégné jusqu'à la moelle !

« De la convivence dérivera la confirmation de ce caractère exceptionnel, de cette différence qui les avaient frappés dès le premier instant. Avec la convivence, la certitude grandit ». C'est un chemin de connaissance, pas une vision, pas une magie, pas quelque chose de magique qui néglige totalement l'implication de notre humanité, et qui se réalise presque malgré nous, soudainement, sans conscience, sans engagement de soi et sans drame, précisément comme un miracle, et pas comme un chemin (c'est ce dont nous rêvons). Souvent nous avons une conception de la certitude, et donc de la foi, tout à fait abstraite, comme s'il s'agissait de quelque chose qui s'introduit en nous sans motif, sans raison communicable. Au

⁵⁹ L. Giussani, «In cammino», in *Tracce-Litterae Communionis*, n. 2, 2000, pp. VIII-IX.

⁶⁰ *Ibidem*, pp. 64-65.

contraire, l'Évangile « nous montre que la croyance se transforme peu à peu en conviction [c'est-à-dire qu'une trajectoire de la conviction fait partie de ma croyance] par une suite de reconnaissances auxquelles il convient de donner de l'espace et du temps pour qu'elles se produisent. Nous retrouvons ici ce rappel de la méthode, incarné dans le témoignage évangélique, que nous avons évoquée dans le chapitre précédent. Il est tellement vrai que la connaissance d'un objet nécessite de l'espace et du temps qu'à plus forte raison cette règle ne peut être démentie par un objet qui prétend être unique ». ⁶¹ Il n'existe pas d'autre méthode pour un objet qui se prétend unique comme l'est le Christ. Le Christ s'est soumis à la même méthode afin que nous puissions atteindre à Son égard la même certitude que nous pourrions avoir sur tout autre chose.

b) La découverte d'un Homme hors pair

Dans la convivence, les disciples, comme nous aujourd'hui se trouvent devant un Homme hors pair.

Lisons simplement – comme je le faisais avec mes étudiants au séminaire – la description d'une journée telle que Jésus la passait avec ses apôtres : « Comme il passait sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André, le frère de Simon, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Et Jésus leur dit : “Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes”. Et aussitôt, laissant les filets, ils le suivirent. Et s'avançant un peu, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, eux aussi dans leur barque en train d'arranger les filets ; et aussitôt il les appela. Et laissant leur père Zébédée dans la barque avec ses employés, ils partirent à sa suite. Ils pénétrèrent à Capharnaüm. Et aussitôt, le jour du sabbat, étant entré dans la synagogue, il enseignait. Et ils étaient frappés de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. Et aussitôt il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur, qui cria en disant : “Que nous veux-tu, Jésus le Nazaréen ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu”. Et Jésus le menaça en disant : “Tais-toi et sors de lui”. Et le secouant violemment, l'esprit impur cria d'une voix forte et sortit de lui. Et ils furent tous effrayés, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : “Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !”. Et sa renommée se répandit aussitôt partout, dans la région de Galilée. Et aussitôt, sortant de la synagogue, il vint dans la maison de Simon et d'André, avec Jacques et Jean. Or la belle-mère de Simon était

⁶¹ *Ibidem*, p. 65.

au lit avec la fièvre, et aussitôt ils lui parlent à son sujet. S'approchant, il la fit se lever en la prenant par la main. Et la fièvre la quitta, et elle les servait. Le soir venu, quand fut couché le soleil, on lui apportait tous les malades et les démoniaques, et la ville entière était rassemblée devant la porte. Et il guérit beaucoup de malades atteints de divers maux, et il chassa beaucoup de démons. Et il ne laissait pas parler les démons, parce qu'ils savaient qui il était. Le matin, bien avant le jour, il se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il pria. Simon et ses compagnons le poursuivirent et, l'ayant trouvé, ils lui disent : "Tout le monde te cherche". Il leur dit : "Allons ailleurs, dans les bourgs voisins, afin que j'y pêche aussi, car c'est pour cela que je suis sorti". Et il s'en alla à travers toute la Galilée, prêchant dans leurs synagogues et chassant les démons ».⁶²

Don Giussani dit : « Essayons maintenant de penser à un petit groupe de personnes qui, pendant des semaines, des mois, ont assisté quotidiennement à de tels événements. Ces premiers amis, et ceux qui les ont rejoints, perçoivent chaque jour, et toujours davantage, le caractère exceptionnel, hors pair, de cette personnalité ».⁶³ Ce n'est pas seulement un problème de raisonnement : le problème est que mes yeux, ma sensibilité, ma raison, toute mon humanité sont touchés par ce qui m'est arrivé, comme tes yeux, ta sensibilité, ta manière d'être ont été touchés par ta maman, à tel point que toi maintenant tu ne peux pas dire « Maman » sans inclure tout ce qui t'est arrivé dans ton rapport avec elle. Ce n'est pas un raisonnement que l'on peut éliminer par un autre raisonnement, c'est la répétition constante d'une grandeur. Imaginez comment, chaque jour, les apôtres s'en retournaient à la maison : sans doute pas meilleurs ni plus cohérents mais avec les yeux toujours plus remplis de ce qu'ils avaient vu. Ils ne pouvaient s'empêcher de rentrer chez eux avec dans les yeux les miracles, Sa puissance sur la nature, sur la maladie, Son intelligence unique, Sa bonté. Un événement présent, facile à reconnaître même pour un enfant. Mais tout ceci est aussi valable pour nous. Nous ne pouvons pas substituer leur expérience avec des réflexions ou des commentaires sur leur expérience ! Imaginez-vous quelle certitude peut se produire à partir de ça, et de nos commentaires ... Seulement s'il nous est possible de faire la même expérience que les apôtres nous pourrions alors arriver, à notre tour, à la certitude qu'ils ont atteinte. Ce qu'ils ont vu en tombant sur l'humanité de Jésus de Nazareth, nous nous le voyons en tombant sur Son visage aujourd'hui dans l'humanité des personnes changées aujourd'hui par la rencontre avec l'événement du Christ,

⁶² Mc 1,16-39.

⁶³ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit. p. 66.

reconnu et écouté. Nous aussi durant des semaines, des mois, des années, nous avons vu et nous voyons – il suffit de penser aux choses que nous nous racontons à chaque rencontre – des faits surprenants, exceptionnels, qui un à un traitent d'une humanité plus vraie et plus désirable, différente parce que plus accomplie. Il y a une joie même dans la douleur (comme les témoignages récents de certains d'entre nous au sujet de ceux qui sont morts ou de leurs parents et amis), une gratuité impensable dans un monde où tout est calculé, une fécondité d'amitié dans un contexte où domine une solitude effrayante. Il y a une unité de vie chez des personnes où tout semblait morcelé, une infatigable action constructive y compris dans les situations les plus difficiles dans lesquelles on serait tenté de baisser les bras.

Nous assistons aujourd'hui à la différence, à l'exceptionnalité, à l'énormité de Sa présence, et le dernier arrivé le reconnaît facilement, et il facilite également notre reconnaissance (parce que très souvent nous ne nous émerveillons plus !). L'une de nos amies universitaires m'écrit : « Avec un ami, nous avons proposé à une jeune fille de première année l'affiche de Pâques et l'invitation à l'assemblée publique ; nous avons fait sa connaissance par les groupes d'études. Déjà le jour précédent, elle disait : "Votre amitié est une amitié particulière. Ce n'est pas une amitié comme celle que l'on a entre camarades de classe, elle est engageante, vous écoutez beaucoup, vous avez toujours le mot juste au bon moment, et puis on voit bien que ce ne sont pas des paroles en l'air, c'est-à-dire que l'on voit bien que quelqu'un vous a enseigné à vivre comme ça. Votre rapport est beau, vivant et intense". Et puis elle est venue à l'assemblée : "Si je dois être sincère, bien qu'étant chrétienne, jusqu'à maintenant je n'avais rien trouvé de fascinant dans le christianisme. Si je devais dire ce qui me semble le plus fascinant, je dirais : votre expérience. Je suis intéressée par votre façon de vivre. Invitez-moi aux choses que vous faites parce que je viendrai certainement. Peut-être que c'est le chemin pour comprendre davantage ma foi". Au cours de la conversation avec cette jeune fille, toutes mes préoccupations et tous mes doutes ont fondu (par exemple quand je me demande comment je fais pour dire "le Christ ?") parce que pendant que je l'écoutais, je sentais en moi tout le vertige face à Celui qui rend possible ce qui était en train de se passer devant mes yeux. J'ai perçu avec netteté ce que veut dire Giussani quand il dit que la foi est un événement, une simple reconnaissance de quelque chose qui se produit. Cette jeune fille, qui décrivait si distinctement l'expérience dans laquelle je me trouve depuis des années, me mettait à nouveau devant le fait du Christ et la possibilité de Le reconnaître. Alors est née en moi l'exigence de demander, de m'attacher toujours plus à ce qui a rendu et rend ma vie et les rapports – comme elle le disait – beaux, vivants et intenses, et de me

laisser éduquer toujours plus à la simplicité qu'elle a eue en restant dans les faits de l'expérience ».

Vous comprenez ? « Le miracle le plus grand, qui touchait quotidiennement les disciples, n'était pas celui de la guérison du paralytique, de la purification du lépreux, ni celui de l'aveugle qui recouvre la vue. Le miracle le plus grand était celui que nous avons déjà évoqué : c'était un regard révélateur de l'homme auquel on ne pouvait se soustraire. Il n'y a rien de tel pour convaincre l'homme qu'un regard qui le saisit et le reconnaît, qui révèle l'homme à lui-même. Le regard de Jésus pénétrait l'homme, personne ne pouvait se dérober à lui ; pour lui les profondeurs de la conscience n'avaient pas de secret. Comme dans le cas de la Samaritaine qui, dans une conversation au puits, s'entend raconter sa vie, et c'est justement cela qu'elle rapporte à ses concitoyens comme témoignage de la grandeur de cet homme : "Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait !". Ce fut la même chose dans le cas de Matthieu le publicain, considéré comme un pécheur public parce qu'au service du pouvoir économique romain, à qui Jésus, en passant, dit simplement "Suis-moi !". Et celui-ci, reconnu, pris, accepté, laissera tout pour le suivre. La même chose se produisit pour Zachée, le chef de tous les collecteurs d'impôts, l'homme le plus haï de tout Jéricho. Jésus traverse la ville entouré d'une grande foule et Zachée, de petite taille, grimpe sur un arbre pour satisfaire sa curiosité et voir Jésus. Quand ce dernier arrive à cet endroit, il s'arrête, le regarde et lui dit : "Zachée, descend vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi". Quel a dû être le sentiment de Zachée ? Qu'est-ce qui l'a fait courir plein de joie ? Des projets sur sa grande fortune, une volonté de restituer pleinement ce qui a été pris injustement, de donner la moitié de ses biens aux pauvres ? Qu'est-ce qu'il l'a transformé et changé ? Il a simplement été pénétré et accueilli par un regard qui le reconnaissait et l'aimait tel qu'il était. La capacité de saisir le cœur humain est le miracle le plus grand, le plus persuasif ».⁶⁴

Ce regard, que Jésus a introduit, demeure dans l'histoire ; et c'est à travers ce regard que nous pouvons faire la même expérience, identique à celle de Matthieu et de Zachée comme me l'écrit cette nouvelle amie : « Bonjour, je suis Paola et j'écris depuis l'Afrique. Vous ne me connaissez pas mais je tenais à vous remercier parce que ma vie a vraiment changé et elle continue à changer. Grâce à la rencontre avec le mouvement, je crois maintenant en un Christ atteignable, vraiment présent parmi nous. Je ne dois plus regretter de ne pas avoir été là quand le Christ disait à ses disciples "Suis-moi". Ce "Suis-moi" il est en train de le dire à moi aussi, maintenant. Il est encore temps et

⁶⁴ *Ibidem*, pp. 68-69.

toute ma vie a pris une autre couleur : je me lève, je remercie Dieu et ensuite je suis prête pour une nouvelle aventure parce que je sais qu'Il me dira "Suis-moi", et je ne peux pas perdre cette occasion, je devrai rester très attentive. Que c'est beau de penser que moi aussi je peux regarder les autres avec le même regard que celui du Christ, quelle envie de sortir le matin ! C'est un défi qui rend la vie digne d'être vécue. Comment est-ce que je peux vous remercier ? Personne ne m'avait fait voir le Christ de cette manière. J'aurai pu mourir sans savoir que le monde était si beau. Tout a commencé quand j'ai rencontré une des *Memores Domini*, ici en Afrique, il y a quelques mois. Elle avait probablement le regard du Christ, ses yeux parlent. Elle a vu en moi et a vu la beauté là où moi je ne la voyais pas. A ce moment-là, je lui ai ouvert mon cœur et elle m'a emportée à la suite du Christ. Ses yeux s'illuminaient lorsqu'elle parlait de Lui. Comment ne pas y croire ? Maintenant je vais à l'Ecole de communauté chaque semaine (même si parfois le trafic peut être terrible) parce que je ne veux pas que diminue l'enthousiasme que je sens en moi. Je me suis procuré un livre des Heures, j'ai appris l'*Angelus* par cœur, je lis *Tracce* [revue *Traces* en français, ndtr], je fais silence même si j'ai des enfants et des neveux qui courent dans toute la maison. Je suis disposée à tout pourvu que je continue à rester aussi contente. Je ne peux pas me contenter de moins. Je remercie Dieu, don Giussani, vous et les *Memores Domini*. Que ce serait beau si un jour quelqu'un, en me rencontrant, vienne vers vous pour vous raconter la même chose ! ».

C'est un regard qui est entré dans l'histoire et qui demeure dans l'histoire. Cela signifie qu'il est possible de faire la même expérience que les disciples ont faite il y a deux mille ans. Deux mille ans ont été parcourus. Maintenant, elle peut faire exactement la même expérience, et ne pas se contenter de faire des commentaires sur l'expérience des apôtres !

C'est un regard qui ne change pas, même si une personne a fait beaucoup d'erreurs : « Tout a commencé il y a environ une année. On me signale une situation difficile, de besoin. En allant rendre visite avec un ami proche, j'apprends qu'il s'agit d'un homme séparé de sa femme et qu'il se retrouve assigné à domicile à cause d'un grave problème de santé. Lui-même m'a dit qu'il avait déjà fait 18 ans de prison et qu'il lui en restait encore 12 à purger. Il se considérait chanceux parce que deux condamnations à perpétuité ont été commuées en trente ans de prison. Pendant longtemps le contact avec lui n'était pas à proprement parler idyllique : chaque fois que j'allais lui rendre visite, il exigeait toujours plus, il lui est arrivé de me demander de payer la facture d'électricité, d'aller acheter du café, de l'huile... Un jour, il m'a même donné la liste des cousines. Moi, tranquillement, chaque fois je lui expliquais l'origine de mon geste, de la Banque de Solidarité, toutefois cela

me semblait une perte de temps et je voulais presque m'enfuir. Un jour, sans que personne ne puisse l'imaginer, il me demande : "Mais vous pourquoi vous continuez à avoir un regard si profond envers moi, moi qui ait tué 17 personnes ?". Là, à ce moment précis je me suis demandé : mais qu'est-ce que lui a vu en moi ? Et pour moi s'est ouvert un monde nouveau. Nous sommes devenus amis, et les courses que je lui apportais ne l'intéressaient presque pas, et souvent je suis allée le voir les mains vides, seulement pour bavarder avec lui. Après 36 ans de mouvement, à partir de cette chose que je n'arrive plus à m'ôter des yeux, un miracle inattendu et tant désiré s'est produit dans ma vie : le rapport avec ma femme, le regard sur mes enfants, sur mes petits-enfants, le rapport avec mes amis de la Fraternité et le rapport avec mes collègues de travail, la fatigue des services de nuit... plus rien ne me suffoque. Pourtant les ingrédients sont les mêmes, les tours de garde sont les mêmes : c'est la musique qui a simplement changé. Comme quoi, je n'aurais jamais pu imaginer, après tant d'années et tant de choses données pour acquises, que puisse se produire dans une rencontre inattendue une telle joie qui remplit le cœur d'allégresse ».

Aujourd'hui nous sommes comme les disciples, nous sommes devant une Présence irréductible. Une autre personne m'écrit : « En février 2011, j'ai rencontré une jeune fille du mouvement qui vient travailler dans même la ville où moi aussi je travaille. Nous faisons connaissance et nous nous fréquentons. Il arrive que devant les mêmes circonstances (messe, spectacles, rapports avec les amis) elle a un jugement tout à fait contraire au mien, mais ses jugements me laisse bouche bée. A un certain point, je suis obligée d'en déduire qu'elle n'est pas plus chanceuse que moi parce que les choses lui sont plus favorables mais qu'elle a un regard différent du mien, et ce regard me fascine, il comprend davantage les faits, les circonstances, les personnes... En bref, il me correspond davantage et il est plus vrai que le mien ». Cela l'encourage à s'identifier davantage avec le chemin proposé par l'Ecole de communauté, et un à certain moment elle se rend compte qu'elle aussi expérimente une manière différente de regarder les choses habituelles, et que ce n'est pas son regard mais celui du Christ : « Je goûte ce que c'est que de regarder les choses avec les yeux du Christ, les choses de façon juste, dans leur vérité. Voilà ce qu'est la plénitude, et cela fait reflourir mon humanité de manière tellement évidente que même mes collègues, ceux qui me sont proches, s'en rendent compte et ils pensent que j'ai trouvé un fiancé. C'est vraiment une aventure qui aiguise ma tension vers Lui, je peux finalement voguer au-delà des Colonnes d'Hercule ». Ceux qui sont autour cherchent à comprendre la cause et pensent l'avoir trouvée dans le fiancé et c'est quasi l'unique hypothèse qui leur vient à l'esprit.

c) *L'apparition d'une question et l'irruption d'une certitude*

Ce regard, dont personne ne peut se libérer, pénètre peu à peu la vie en profondeur et à un certain moment, il fait surgir une question chez les disciples : « Continuons à imaginer le genre de confirmation que les journées passées en compagnie de Jésus devaient être pour ceux qui le côtoyaient tous les jours. En toute circonstance, Jésus apparaît comme un être supérieur à tous les autres ; il y a en lui quelque chose, un “mystère”, parce qu'on n'a jamais vu une telle sagesse, un tel ascendant, un tel pouvoir, une telle bonté. Cette impression, comme nous l'avons déjà dit, se précise peu à peu seulement pour qui s'engage à partager sa vie tous les jours : ses disciples. Mais le caractère exceptionnel de cet homme faisait surgir spontanément une question paradoxale : “Qui est-il ?”. Paradoxale parce qu'on connaissait très bien les origines de Jésus, son “état civil”, sa famille, sa maison ». ⁶⁵

Très souvent, c'est la même question qui surgit encore aujourd'hui. Combien de fois nous a-t-on demandé : « Mais vous qui êtes-vous ? Comment faites-vous pour être ainsi ? ». Combien de fois nous avons entendu cette question et combien de fois nous nous sommes de nouveau posé cette question face à des personnes dont nous connaissons sans doute tous les détails biographiques, toute l'histoire, et pourtant il y a en eux quelque chose qui nous échappe, un mystère, quelque chose qui les rend différentes.

Je vous lis une autre lettre : « Hier, il m'est arrivé quelque chose qui m'a remplie d'émerveillement, de demande et de gratitude. Je fais de la recherche et il m'arrive souvent de me rendre dans un autre laboratoire pour faire des expériences. Hier, une jeune fille traînait avec un regard éploré et, depuis le début de la journée, se plaignait pour des raisons de travail. Au cours de l'après-midi, de but en blanc, elle me regarde et me dit : “Mais écoute, comment se fait-il que tu sois toujours aussi optimiste ? Qu'est-ce qui te rend si joyeuse ?” ». C'est la question qui émerge devant une exceptionnalité unique.

Don Giussani écrivait : « Cette question montre que l'on ne peut énoncer par soi-même ce qu'il est en réalité. On ne peut que constater qu'il est différent de tous, qu'il mérite la confiance la plus totale et qu'en le suivant on éprouve une plénitude de vie sans pareille (comme le constatait la jeune fille de la lettre). Ainsi lui demande-t-on qui il est. Lorsqu'il répond, ses amis croient à sa parole à cause de l'évidence des signes indiscutables qui les poussent à lui faire confiance. Ses ennemis, en revanche, n'acceptent pas sa réponse et décident de le supprimer ». ⁶⁶ C'est fondamental : cela devient évident, si on a fait le parcours, quand arrive le moment dramatique et

⁶⁵ *Ibidem*, pp. 71-72.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 72.

très beau décrit dans le chapitre 6 de Saint Jean. Après avoir rassasié de la foule par la multiplication des pains, les gens voulaient Le faire roi. Mais ici on souligne la nouveauté de Jésus. Sachant que l'homme ne vit pas que de pain, mais qu'il a besoin de quelque chose de plus pour que la vie soit digne d'être vécue, en plénitude, Il commence à parler de Lui en tant que pain de vie, du rapport avec Lui comme quelque chose qui nourrit la vie. Il est bien conscient que seul celui qui se laisse nourrir de Sa chair et de Son sang pourra vivre vraiment, le besoin est si grand « vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés ». ⁶⁷ Mais « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ». ⁶⁸

Devant une telle affirmation, commencent les ennus. Ils voulaient le faire roi, que veut-il de plus ? C'est là qu'apparaît son irréductibilité, celle d'une Présence qui n'accepte pas d'être compromise, domestiquée à notre gré, c'est une chance pour nous. Le fait qu'Il soit irréductible, c'est notre Espérance ; ça peut nous mettre en colère mais c'est notre Espérance. « Mais qui prétends-tu être ? ». Et Jésus face à ce scandale ne cède pas, il ne veut pas faire de compromis, même pas avec ses amis, il ne leur dit pas : « Au moins vous, vous restez ici, vous ne me laissez pas seul ». Non ! Il relance le défi et leur dit : « Voulez-vous partir vous aussi ? ». ⁶⁹ Dans cette question réside tout le respect de Jésus, toute l'estime de Jésus pour la liberté des apôtres et en même temps il y a Sa certitude que les apôtres ont tous les éléments pour juger s'il est raisonnable ou non de rester avec Lui. C'est pourquoi il n'a aucune crainte de les défier. Jésus n'épargne pas la liberté, il ne répond pas à leur place ; au contraire, il les provoque de telle manière qu'ils se mettent eux – même à répondre, à prendre conscience de ce qu'ils ont vécu, à se donner les raisons pour rester. Nous pouvons imaginer avec quelle conviction, du plus profond de lui-même, Pierre s'est exclamé : « Seigneur, nous non plus nous ne comprenons pas ce que tu dis mais si nous nous en allons, à qui irons-nous ? Toi seul as les paroles qui expliquent la vie, leur donne un sens ». ⁷⁰

On peut répéter cette phrase de manière formelle, sans se rendre compte de l'intensité avec laquelle Pierre a dit ces paroles : mais il y a une différence si elles sont répétées comme une phrase apprise ou si, au contraire, elles naissent d'une expérience vécue. Si elles ne naissent pas d'une expérience, elles ne peuvent pas demeurer, résister lorsqu'arrive un moment dramatique, il suffit alors de n'importe quel imprévu pour que le doute apparaisse

⁶⁷ Jn 6,26.

⁶⁸ Jn 6,53.

⁶⁹ Jn 6,67.

⁷⁰ Jn 6,68.

à nos yeux. Nous avons pu le voir ces jours-ci, à notre manière de réagir face à ce qui est en train de se passer : « Voulez-vous partir vous aussi ? ». Cela nous oblige, aujourd'hui, à donner les raisons : mais nous pourquoi restons-nous ? Toute l'obscurité, toute la confusion, toute la solitude de Pierre n'ont pas pu éliminer en lui l'expérience qui avait investit sa personne. C'est ça la consistance d'un moi dont la puissance n'est pas d'appartenir à la majorité ; un moi plus puissant parce que sa consistance se fonde entièrement sur une expérience telle que décrite : durant des mois, des années, modelée par ces faits dont nous parlions auparavant. Si nous n'arrivons pas à faire une pareille expérience, n'importe quel moment, difficulté ou maladie, n'importe quelle crise, imprévu, désordre, ou scandale, n'importe quelle erreur fera tout sauter. C'est très beau que Pierre ait lui aussi traversé une pareille situation parce que c'est comme s'il nous disait : « Cela peut arriver » et qu'il nous montre la route pour demeurer. Si nous parcourons la trajectoire que les Evangiles nous témoignent, nous pourrions arriver à ce type de certitude qui résiste face à l'épreuve, presque avec émerveillement pour nous-mêmes.

d) Un cas de certitude morale

Et comment arrive cette certitude ?

« La répétition continue de cette impression d'exception produite par la vie avec Jésus déterminait un jugement de plausibilité très raisonnable qui les incitait à Lui faire confiance. Au fil du temps, ils ont acquis sur cet homme une certitude sans pareille ».⁷¹

Le caractère exceptionnel de la personne de Jésus déterminait un jugement qui finissait dans un attachement tel que même si tous sont partis, eux sont restés. Le fait que les disciples sont arrivés à une telle certitude veut dire qu'elle est à la portée de nous tous, de tous ceux qui suivent la même trajectoire au milieu de toutes les turbulences et de toutes les circonstances qu'elles soient belles ou pénibles.

Il n'est donc pas vrai que nous pouvons arriver à une certitude seulement dans le domaine de la connaissance scientifique ou philosophique ; nous pouvons obtenir aussi sur le Christ une certitude sans pareille, telle que l'on s'attache à Lui avec un amour inébranlable. Et don Giussani nous dit : « L'amour [...] est un jugement de l'intelligence qui entraîne avec lui toute la sensibilité ». Mais attention, le jugement n'est pas quelque chose pour les intellectuels, pour les initiés. « Le jugement est le regard sur l'être tel qu'il est perçu par un enfant ». Plus facile que ça, tu meurs, même les enfants y arrivent ! Et « Le résultat de la réalité qui émerge à mes yeux

⁷¹ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 74.

est une stupeur. Les certitudes naissent de là (de cet émerveillement), les évidences de la certitude naissent de là, autrement elles deviennent une définition du pouvoir »⁷². L'évidence a une puissance telle qu'elle confère la certitude à qui se laisse émerveiller comme un enfant. L'évidence est tellement irréductible que nous ne pouvons pas la dominer ; c'est nous qui sommes dominés par l'évidence. Nous pouvons le dire plus simplement : d'abord je m'émerveille puis je me rends compte de m'être émerveillé. Mais, si je n'ai pas la simplicité de reconnaître l'évidence qui me fascine et si, par contre, je cherche à la dominer, alors ce qui donne du sens à la vie, c'est mon pouvoir sur l'évidence, non pas le pouvoir des autres sur moi, mais mon pouvoir sur ce qui arrive. Et alors ce n'est plus un amour, ce n'est pas une obéissance à quelque chose qui vient en premier : je reste la proie de mon pouvoir, je suis victime de mon pouvoir ; nous demeurons seuls, en proie à nous-mêmes, seuls avec notre pouvoir et donc avec notre néant. C'est pourquoi, lorsque don Giussani insiste en disant que toutes les certitudes naissent de la stupeur, de l'émerveillement, il souligne la question décisive : il ne suffit pas de voir les choses, il faut que ce que nous voyons, l'évidence qui se produit devant nous, soit perçue avec la disponibilité à se laisser étonner. Ou bien je suis cet émerveillement – les disciples à l'époque, nous aujourd'hui – et je me soumetts à l'évidence de ce que je vois, j'adhère à cette évidence, ou bien au contraire je décide moi ce que je veux suivre et ce qui l'emporte alors c'est mon pouvoir face à ce qui se produit. En réalité, la vie est cette lutte entre l'émerveillement et le pouvoir, entre se rendre à l'évidence (et donc se laisser fasciner par l'attraction de Sa présence) et résister à l'évidence (en faisant prévaloir mon propre intérêt et mon propre préjugé).

Tout l'Évangile est traversé par cette dialectique, et si vous voulez la voir en action, il suffit que vous lisiez le chapitre 9 de Saint Jean, l'épisode de l'aveugle-né. Là vous pouvez observer ce qu'est la consistance d'un moi qui se laisse déterminer par l'évidence de ce qui s'est produit. Quelle espèce de consistance il faut pour lutter contre tout et contre tous, résister et les « asphaltés » ! Rien, ni la dialectique des pharisiens, ni toutes les raisons d'opportunité, rien n'a pu le faire bouger devant cette adhésion simple à l'évidence : « Avant je ne voyais pas et maintenant je vois ». Tout le pouvoir de ce monde n'a pas pu introduire un seul instant de doute. Pourquoi ? Parce que la certitude naissait de cet émerveillement, de l'évidence à laquelle cet homme adhérait, et cela lui donnait l'intelligence pour riposter contre tous, une intelligence qui donne des frissons. L'épisode de l'aveugle-né clarifie bien ce que veut dire Giussani : le contenu de l'autoconscience est l'évidence de

⁷²L. Giussani, *L'io, il potere, le opere*, Marietti, Genova 2000, pp. 66-67.

ce qui s'est produit, toutes les certitudes naissent de là. En lui nous voyons le dernier des hommes, le plus ignorant de tous, un aveugle-né qui n'avait jamais rien vu, aux prises avec les pharisiens qui étaient les seuls à avoir suivi des études, pourtant ils furent incapables de triompher devant cette simplicité qui se plie à l'évidence. C'est pourquoi, je cite toujours un passage du philosophe espagnol Xavier Zubiri : « Ce qui est propre à la raison, ce ne sont pas ses prétendues évidences, ni sa rigueur empirique ou logique, mais c'est avant tout la force de l'impression qui vient de la réalité selon laquelle la réalité profonde s'impose de manière coercitive dans l'intellect ». ⁷³ L'alternative au fait de suivre l'évidence, c'est le fait de se mettre d'accord. Gianni Vattimo l'écrit : « Nous ne disons pas que nous nous mettons d'accord quand nous avons trouvé la vérité, mais nous disons avoir trouvé la vérité quand nous nous sommes mis d'accord ». ⁷⁴

Jésus n'a aucun problème à concéder aux disciples tout le temps dont ils ont besoin pour qu'ils parviennent à cette certitude, et il ne répond pas à la question sur son identité tant qu'eux ne l'ont pas décidé, parce qu'ils ont tous les éléments pour décider. Quelle grandeur de liberté ! On comprend alors pourquoi don Giussani, pendant 50 ans, nous a tous défié sur la liberté pure, comme Jésus.

3. « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi »

Ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, est résumé dans la première partie de l'intervention de Don Giussani, sur la Place Saint Pierre le 30 mai 1998 ; c'est comme un témoignage qu'il offre à toute l'Eglise vers la fin de sa vie. Je vous prie de le relire tranquillement et attentivement : « Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ? » Aucune question ne m'a jamais autant frappé dans ma vie que celle-ci. [C'est le problème de la vie : qu'est-ce que l'homme ? Que suis-je moi ? Où se trouve ma consistance ?] Il n'y a eu qu'un seul Homme au monde qui pût me répondre, en posant une autre question : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? L'homme, que peut-il donner en échange de son âme ? ». On ne m'a jamais adressé une question qui m'ait autant coupé le souffle que celle-ci, formulée par Jésus Christ ! [C'est une question qui contient en soi toute l'affirmation du moi]. Aucune femme, jamais, n'a entendu une autre voix parler de son fils avec

⁷³ X. Zubiri, *Inteligencia y razón*, Alianza Editorial, Madrid 1983, pp. 95-96.

⁷⁴ R. Girard – G. Vattimo, *Verità o fede debole?*, Transeuropa, Massa 2006, p. 32.

une telle tendresse originelle et une telle indiscutable valorisation du fruit de son sein [ce n'est pas seulement une question, c'est l'affirmation la plus positive que l'on puisse faire au sujet d'un homme, dont même sa mère n'est capable parce qu'à peine a-t-elle accouché qu'elle le réduit aussitôt], avec une affirmation de sa destinée aussi totalement positive ; seule l'a fait la voix du juif Jésus de Nazareth. Mais, plus encore, aucun homme ne peut se sentir valorisé avec une dignité de valeur absolue, au-delà de toute réussite. Personne au monde n'a jamais pu parler ainsi ! Seul Jésus-Christ prend à cœur toute mon humanité. C'est l'étonnement de Denys l'Aréopagite (V^e siècle) : "Que dirons-nous de cet amour de Jésus Christ pour les hommes, qui a versé le don de la paix sur tout le genre humain ?". Depuis plus de cinquante ans, je me répète ces mots ! [...] C'est une simplicité de cœur [voilà d'où lui vient cette certitude] qui me faisait sentir et reconnaître le Christ comme exceptionnel avec cette immédiateté sûre, comme cela se passe pour l'évidence inattaquable et indestructible de facteurs et d'instants de la réalité qui, une fois introduits dans notre horizon personnel, nous atteignent en plein cœur. Le fait de reconnaître ce qu'est Jésus Christ dans notre vie saisit alors la totalité de notre conscience de la vie : "Je suis le chemin, la vérité et la vie" ». ⁷⁵

C'est comme ça que le Christ a pénétré l'existence de don Giussani. Si nous avons la simplicité de reconnaître l'exceptionnalité du Christ, avec cette certitude immédiate comme cela se produit dans l'évidence inattaquable et indestructible de certains moments, alors nous atteignons une certitude telle que personne ne peut nous l'enlever, non pas parce que nous sommes braves mais parce qu'elle coïncide avec une autoconscience du moi totalement investie par le Christ, par Sa mémoire, par Sa présence. Le parcours que don Giussani a accompli et qu'il nous propose est l'unique chemin qui peut nous permettre d'arriver à comprendre, de l'intérieur de l'expérience, ce que Saint Paul voulait dire par l'expression : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ». « "Moi, mais tout en n'étant plus moi" : telle est la formule de l'existence chrétienne fondée dans le Baptême, la formule de la résurrection dans le temps, la formule de la "nouveau" chrétienne appelée à transformer le monde ». ⁷⁶ Ce que le Christ a

⁷⁵ Témoignage de Luigi Giussani au cours de la rencontre du Saint Père Jean Paul II avec les mouvements ecclésiaux et les nouvelles communautés. Place Saint Pierre, Rome, 30 mai 1998 in L.Giussani – S. Alberto – J. Prades, Rizzoli, Milano 1998, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, traduit de l'italien par Jacques Bagnoud et Thierry de Roucy, éd. Parole et Silence, Paris, 2011, pp. 9-10.

⁷⁶ Benoît XVI, Discours aux participants du IV Congrès National de l'Eglise italienne, 19 octobre 2006 [version française du discours sur www.vatican.va, *ndtr*].

commencé dans le Baptême devient existentiellement mien, comme expérience, ce Christ qui m'a pris devient existentiellement mien comme expérience mais seulement si moi je parcours ce chemin : c'est l'unique modalité pour que tout nihilisme soit vaincu. La convivence avec Jésus modèle la vie d'une manière telle que le Christ n'est plus juxtaposé mais qu'il se trouve dans notre moi : ce n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi.

Mario Luzi dit : « Je soutiens que ceci est la plénitude chrétienne du destin : / être prêt à l'évènement, laisser que sa force nous traverse / jusqu'à ce qu'elle puisse nous remodeler et nous fonder à nouveau ». ⁷⁷ C'est ce que nous voyons se produire chez ceux qui se laissent entraîner ainsi, comme le raconte don Giussani au sujet du paralytique : « Jésus est là qui parle à l'entrée d'une maison, et tous les gens encombraient le passage pour l'écouter. A midi, on devait manger, mais lui – comme le disent les Evangiles – oubliait même de manger : c'était comme si, face aux gens qui étaient en difficulté, il ne réussissait pas à s'en aller. Arrivent alors des hommes avec un brancard sur lequel était un paralytique. [...] Le Christ se retourne, le fixe et lui dit : "Aie confiance, mon enfant, tes péchés sont remis". Avec beaucoup de perspicacité, avec Sa perspicacité, Jésus a senti la dépression et la fragilité morale qui accompagne normalement une longue maladie (paralysé pendant 20 ans) et c'est une observation psychologique très juste. Ensuite, il le guérit comme pour défier les pharisiens qui étaient devant lui scandalisés parce qu'il avait dit "Aie confiance, mon enfant, tes péchés sont remis". Mais vous imaginez cet homme se levant du lit ... [...]. Imaginez ce paralytique qui se retrouve libéré, debout, qui est là parmi la foule comme tous les autres, tous le regardent avec curiosité, un peu apeurés par ce fait étrange, surhumain (au moins étrange) qui s'est produit au milieu d'eux. Puis le paralytique le suivra, il comprendra tant de choses que Jésus disait ; toutefois la chose principale était compréhensible par tous : il a dit qu'il était le Messie. Cette vérité du Christ est arrivée à lui, liée au fait qu'il est allé là en civière et qu'il est ressorti de la maison libéré. Son rapport avec Dieu, la manière dont il a prié ce soir là, la manière dont il s'est rendu ensuite tous les jours au temple, le sentiment de la vie qu'il avait quand il voyait le soleil se coucher ou se lever, et quand après il allait travailler tous les matins avec l'âme pleine de gratitude et pleine de crainte mystérieuse, de crainte et de tremblement envers ce Mystère de Dieu qui était arrivé jusqu'à lui dans cet homme qui l'avait guéri. En somme, le sentiment envers Jésus, la manière avec laquelle il disait que Jésus était le Messie – et il l'a dit aussi aux autres, parce qu'après il a rejoint les disciples, il est devenu l'un de ses disciples – la manière avec laquelle ils allaient

⁷⁷ M. Luzi, «Libro di Ipazia», *Teatro*, Garzanti, Milano 1993, p. 76.

ensemble dans les autres villages pour annoncer que le Règne de Dieu était déjà parmi eux (parce qu'il y avait Jésus), la manière dont il faisait les choses, dont il pensait à son passé (à tout ce marasme auquel il s'était laissé aller : les bassesses, les découragements, les insultes) , la manière dont il avait traité ses proches, la manière dont il les traitait maintenant, toutes ces actions partageaient d'une conscience de soi, d'un sens de sa personne dont la physiologie était modelée, née dans la mémoire de la manière dont Jésus l'avait saisi, l'avait investi, comment Jésus l'avait traité, et comment lui avait connu Jésus. Marie-Madeleine est là sur le marchepied, curieuse (comme toutes les femmes mais elle plus particulièrement) à regarder la foule à la suite de Jésus qui se disait le Messie (ils le tueront quelques mois plus tard). Et Jésus, passant par là à peine un instant, sans même s'arrêter, la regarde : à partir de ce moment, elle ne se regardera plus, elle ne se verra plus et ne verra plus les hommes, les gens, sa maison, Jérusalem, le monde, la pluie et le soleil, elle ne pourra plus regarder toutes ces choses sinon dans le regard de ces yeux. Quand elle se regarde dans le miroir, sa physiologie est dominée, déterminée par ces yeux. Il y avait ces yeux à l'intérieur, vous me comprenez ? Son visage en était façonné. Les modalités avec lesquelles l'évènement a rejoint le paralytique et a rejoint Marie-Madeleine sont différentes. C'est le même Jésus, le même objet à croire, mais la physiologie avec laquelle il se présente est différente : et cette physiologie demeure pour toute la vie. Durant toute sa vie, le paralytique s'est regardé déterminé par ce "Je te pardonne" qui l'avait fait naître, physiquement aussi. Marie-Madeleine a regardé toute sa vie – dans ses détails et dans son ensemble – à travers ce regard qui n'a pas été accompagné de paroles, si ce n'est quelques jours plus tard quand lui, que l'on disait prophète, fut invité à manger chez les chefs des pharisiens qui voulaient le piéger. Alors elle est entrée dans la salle à manger sans demander la permission à personne et tout de suite elle s'est jetée à ses pieds, les lavant avec ses pleurs et les essuyant avec ses cheveux, au milieu de tous scandalisés ("s'il avait été un prophète, il aurait su quelle sorte de femme est celle-ci"). Mais toute la vie – dans ses détails et dans son ensemble – elle ne put la voir, la sentir, la vivre que dans ce regard ».⁷⁸

Mais comment l'évènement me rejoint-il aujourd'hui ? Nous l'avons vu : à travers le charisme. « La modalité avec laquelle l'Evènement te rejoint, modèle ton visage, ta personnalité. Quand je dis "moi", je dis une personnalité ; quand on dit "moi", on dit une personnalité ; quand chacun de vous dites "moi", vous dites une personnalité : nous sommes tous des hommes mais la personnalité est différente, elle est modelée différemment

⁷⁸ L. Giussani, *Dal temperamento un metodo*, Bur, Milano 2002, pp. 3-6.

parce que l'être m'a été donné par mon père et ma mère, le mystère de l'être t'a été donné par ton père et ta mère qui sont différents des miens, et donc un visage différent a été modelé. La modalité avec laquelle l'Évènement te rejoint décide de ta personnalité, des caractéristiques que ta personnalité portera à jamais. Et c'est visible quand des gens prennent Jésus au sérieux. S'il y a des gens comme ça, l'environnement, se réchauffe immédiatement, devient plus vibrant, plus en mouvement, davantage plein de mouvement : Ils sont tous immobiles, assis, mais l'ambiance est pleine de mouvement, de propositions de paroles différentes. Et cela suppose que toi qui parles, tu changes les mots ou que tu choisisses des mots qui sont adaptés aux différentes manières d'écouter, à tant de personnalité différentes. La manière avec laquelle l'Évènement te rejoint modèle ta personnalité, si tu y adhères. Si tu adhères : c'est-à-dire si la présence du Mystère – l'Évènement – te bloque, t'investit, t'envahit et que tu l'accueilles, avec la crainte et les tremblements mais tu l'accueilles. Alors cela change ton visage. J'ajoute plus précisément : fait sortir, fait ressortir toute ta capacité, ton originalité, ton génie. Comme le dit Miguel Mañara : "Pourquoi ai-je attendu tant d'années pour comprendre que j'ai une âme bonne ?". Le charisme est la manière avec laquelle l'Évènement te rejoint. Tu es un paralytique ; il te rejoint et toi durant toute ta vie tu partiras de ce souvenir, sans t'en rendre compte, tu partiras de ce souvenir : ton visage, ton caractère seront modelés, et donc ton caractère sera développé, souligné par ce souvenir. Le charisme devient la modalité avec laquelle tu deviens toi-même. "Pourquoi ai-je mis tant d'années sans comprendre que j'avais une âme bonne ?" (dit Miguel Mañara le délinquant, l'assassin). Et le charisme te rejoint toujours à travers des paroles, un discours, à travers – plus précisément – une rencontre. Une rencontre : tu as rencontré cette compagnie, c'est ça la modalité avec laquelle le mystère de Jésus, Jésus, la présence de Jésus dans l'histoire, a frappé à ta porte. Maintenant – maintenant ! – il est en train de frapper de la même manière parce qu'il est "hier, maintenant et toujours". Tu deviens toi-même en suivant cette compagnie, c'est-à-dire en essayant de concevoir la vie comme elle, en essayant de sentir les rapports comme elle te le propose, te le suggère, comme cette compagnie te donne l'exemple (d'où l'importance de celui qui est plus ancien ou qui a de l'autorité). Tu deviens toi-même si tu obéis, si tu t'identifies avec les caractéristiques de cette compagnie [...]. Alors la question n'est pas d'observer une règle mais de s'identifier avec un esprit, s'identifier avec une mentalité, s'identifier avec une sensibilité : c'est-à-dire s'identifier avec un charisme – pour dire un terme global, générique – la modalité par laquelle le mystère de Dieu fait homme t'a rejoint de manière persuasive, t'a touché et t'a dit :

“Viens”. “Viens où ? Où ?” Lui as-tu demandé, “Dans cette compagnie”. Il t’a rencontré au milieu de qui ? De cette compagnie. Si tu t’identifies avec cette compagnie, ta physionomie, ton caractère, ta personnalité revivent, renaissent. Tu découvres que tu sens, tu fais, tu comprends les choses que tu n’aurais jamais pensé (c’est surtout dans les choses habituelles que l’on comprend cela parce qu’à partir de choses habituelles nous comprenons des choses que nous n’aurions jamais pensées : “Mais regarde comme c’est beau ! Je l’ai lu deux cents fois et je ne m’en étais même pas aperçu !”). C’est le seuil de l’infini, le seuil de l’éternité, mais c’est le seuil de l’éternité qui est dans nos propres yeux, la battement de notre propre cœur, dans notre propre toucher, et surtout notre regard sur la réalité, notre intelligence, notre lecture de la réalité qui devient une lecture fraîche – d’un enfant ou d’un sage – de choses écrites avec des caractères clairs comme jamais on n’aurait pu en rêver ».⁷⁹

La modalité avec laquelle l’Evènement te rejoint et modèle ton visage c’est le charisme de don Giussani. À travers lui nous pouvons voir comment il est possible de vivre le réel, même dans les situations les plus dramatiques, avec en soi la nouveauté de ce regard, avec une capacité de joie impossible autrement.

L’une de vous m’écrit : « L’autre soir à l’Ecole de communauté, je me demandais pourquoi je désirais hurler à tous la raison que je découvre dans le fait que je croyais impossible que l’on puisse vivre une telle joie, dans des situations aussi dramatiques ; même si je l’avais vu chez des proches, au fond je ne croyais pas que c’était possible pour moi ». C’est comme une surprise de voir se produire en nous quelque chose dont nous n’avions jamais envisagé la possibilité. Le Pape l’a dit à Cuba : “L’Église vit pour faire bénéficier les autres de l’unique chose qu’elle possède et qui n’est autre que le Christ ».⁸⁰ Si nous vivons comme ça, alors nous pouvons témoigner à tous ce qu’est le Christ et quelle nouveauté il introduit dans la vie.

C’est pourquoi Giussani se tournait vers la génération de nouveaux sujets capables de témoigner : « Nous devons collaborer, nous aider à faire surgir de nouveaux sujets, c’est-à-dire de personnes conscientes d’un évènement qui devient histoire pour elles, autrement nous pouvons créer des réseaux d’organisations mais nous ne construisons rien, nous ne donnons rien de nouveau au monde. C’est pourquoi l’éducation à la foi de la personne est la mesure de

⁷⁹ *Ibidem* pp. 6-8.

⁸⁰ Benoît XVI, Homélie de la Ste Messe sur la Place de la Révolution José Martí à la Havane, Mercredi 28 mars 2012.

la croissance du mouvement : l'évènement reconnu qui est devenu histoire. Le Christ est devenu histoire pour toi parce qu'il t'a touché à travers ce que nous appelons la rencontre, d'une certaine façon il est entré en toi, il est devenu "inter-être", dans ton être. C'est ainsi que avons quelqu'un en qui nous reconnaitre, en qui reconnaitre la totalité de notre humanité, nous avons quelqu'un en qui reconnaitre la valeur de du monde et la totalité du monde. Tout vient de la confiance en ce quelque chose que nous pouvons regarder, quelque chose de plus grand. Mais l'influence sur l'environnement, sur la société, provient justement du fait de reconnaitre cet évènement, de vivre la foi, d'avoir confiance en quelque chose de plus grand qui nous fait, qui est devenu compagnon, qui change notre vie, qui nous change. Par conséquent nous changeons, et donc nous devenons perturbateurs d'une normalité insupportable et nous exaltons une vraie normalité, c'est-à-dire une normalité qui soit rapport avec l'infini : le petit détail devient grand, tout devient grand. Et ça fait enrager les autres parce que ça leur enlève tout prétexte de rébellion et de violence ».⁸¹

Voilà notre contribution au monde d'aujourd'hui, dans un moment où nous voyons le désarroi partout.

MESSE

Liturgie de la Messe Ac 6,1-7 ; Ps 32(33) ; Jn 6,16-21

HOMELIE DU PERE MICHELE BERCHI

« C'est moi » [Jn 6,20]. Voici la parole qui fait autorité et que notre cœur attend. Chaque jour de notre vie, nous avons besoin de cette affirmation sûre et puissante. Nous avons besoin de l'entendre chaque jour, en chacune des circonstances, dans toute la réalité que nous vivons.

« C'est moi » ! Si Lui ne nous rejoint pas ainsi, alors c'est autre chose que des flots houleux, autre chose que des vents contraires ... et combien il est inutile de ramer !

« C'est moi » ! C'est Toi ! Et les vents et les ondes au milieu desquels nous ramons, se calment. Mais ils ne se calment pas afin que les circonstances changent, mais parce que notre cœur n'est plus à la merci des flots, tu n'es plus à leur merci. Le miracle encore plus grand, plus puissant, est de donner la paix à ton cœur, davantage que de calmer les vents et les ondes.

« C'est moi, soyez sans crainte ! ». Comme toujours, le Seigneur est au cœur de la question, il atteint son but. Peut-être qu'avant ces Exercices,

⁸¹ Équipe de CLU, 10 février 1990, Archive CL.

nous aurions répondu : peur de quoi ? Alors que c'est justement cela qui réside au fond de notre cœur. Comme cela nous a été dit durant ces jours, la peur qui s'enracine dans notre incertitude, c'est la peur de la réalité que nous ne contrôlons pas, de la réalité que nous percevons menaçante, la peur de ne pas y arriver, la peur que tout ceci ne soit qu'illusion, la peur que nous n'y résistions pas, la peur pour nos enfants, pour nos amis, pour le travail, la peur de toute la réalité. Et ce n'est pas en se rapprochant, en se serrant les uns contre les autres que cette peur passe. Ou mieux, si Lui n'y est pas, nous pouvons nous serrer les uns contre les autres autant que nous le voulons, nous pouvons nous dire les uns aux autres « n'ayez pas peur » mais plus nous nous le disons et plus nous nous effrayons. Plus nous nous rapprochons les uns des autres et plus la barque perd l'équilibre.

« C'est moi, soyez sans crainte ! ». Toi seul, Jésus, peux dire pour notre vie : « N'ayez pas peur ! ». Toi seul. Comme c'est beau le fait que l'évangéliste (qui cette nuit-là était dans la barque) dit, presque de manière fortuite, qu'ils « voulaient le prendre dans la barque » [*Jn* 6,21]. Ils voulaient. Il aurait pu écrire « Il monta dans la barque » ou « Il les rejoignit » et au contraire il écrit « ils voulaient ». Pour notre expérience, cette annotation est pleine de sens et de clarté. Nous le savons bien : ce n'est pas automatique, il faut notre liberté. Ils voulaient. Je désire, je demande de le vouloir.

Notre seul devoir est de Te vouloir. « ... et aussitôt, la barque atteignit le rivage » [*Jn* 6,21]. Le verbe que Jean utilise pour dire qu'ils arrivèrent, est qu'ils touchèrent [ils atteignirent, ils touchèrent le rivage], c'est celui qu'il utilise pour dire que Jésus s'en va vers le Père. Notre destin coïncide avec Sa présence, Lui présent parmi nous, en nous. Et alors on touche le rivage, et finalement on touche les choses, nous les rejoignons, nous les atteignons dans leur vérité.

Nous devons seulement vouloir que, Toi, tu montes à bord. Toi qui marches sur les eaux pour nous rejoindre et pour ne pas nous laisser seuls dans la traversée de la vie.

Dimanche 22 avril, le matin

A l'entrée et à la sortie :

*Wolfgang Amadeus Mozart, "Grande Messe" en do mineur, K. 427 (417a)
Barbara Hendricks, soprane I – Janet Perry, soprane II – Peter Schreier, ténor –
Benjamin Luxon, basse*

*Les Chanteurs de Vienne – Helmut Froschauer, maître de chœur –
David Bell, orgue*

*Herbert von Karajan – Orchestre philharmonique de Berlin
"Spirto Gentil" n. 24, Deutsche Grammophon*

Don Pino. Quelle est la différence, en cet instant, entre un souvenir pieux, la récitation d'une formule liturgique, et la possibilité d'être à nouveau touchés, blessés, saisis, catalysés par un fait totalisant qui n'a pas besoin de précisions, de corrections, d'analyses ? Don Giussani nous a répondu à travers ces quelques lignes du 30 mai reprises hier par Julián : « C'est une simplicité du cœur qui me faisait sentir et reconnaître Jésus Christ comme étant exceptionnel, avec cette immédiateté sûre, comme cela se produit pour l'évidence inattaquable et indestructible de facteurs et d'instantanés de la réalité, qui, une fois introduits dans notre horizon personnel, nous atteignent en plein cœur ».

Angelus

Laudes

■ ASSEMBLEE

Davide Prosperi. Le but de l'assemblée n'est pas de clore le problème, de clore les questions qui sont nées ces jours-ci, mais il s'agit plutôt de les ouvrir, de fixer notre attention sur ces questions afin que ce que nous avons vécu ici devienne un pas sûr sur le chemin. Parmi les nombreuses questions qui nous sont parvenues, beaucoup demandent justement comment faire, comment être aidé, qu'est-ce qui nous aide face au défi qui nous a été lancé à nouveau en ces jours. En demeurant fidèle à la méthode qui nous a été proposée (ne vous attendez pas à un miracle ou une magie, mais à un chemin), nous ne pouvons pas répondre avec une recette, sinon ce serait une duperie. Nous avons privilégié les questions qui nous permettraient de comprendre plus profondément de quoi il s'agit parce que c'est ce qui nous aide sur le chemin.

Première question : Que signifie le fait que mon humanité, exactement comme elle est, m'a été donnée pour reconnaître le Christ : une humanité qui est une ressource et non pas, au contraire, un problème ?

Julían Carrón. Comme nous l'avons dit hier, le fait que notre humanité comme elle nous a été donnée à la naissance, avec cette ouverture originale, grande ouverte sur le réel – dont la curiosité de l'enfant est l'expression la plus simple –, est une ressource est illustré par l'exemple de Jésus qui appelle « bienheureux » celui qui a cette comportement, celui qui reconnaît son humanité, son ouverture originale. Les Béatitudes ne sont pas une liste de règles pour tester notre cohérence morale, elles ne sont pas un nouveau Décalogue, comme on le pense très souvent; les Béatitudes reflètent l'attitude que Jésus exalte comme condition pour Le reconnaître parce que Lui nous a fait avec ce désir infini pour pouvoir partager avec nous la plénitude qu'Il vit au sein de la Trinité. Il a voulu nous créer, pauvres comme nous le sommes, ce « rien » que nous sommes, mais avec un cœur ouvert à la totalité afin que nous puissions L'accueillir ; pour que nous participions à la joie, à la plénitude qui déborde de Son mystère, de Son être. C'est pourquoi cette humanité, comme elle est faite, est la condition pour que nous puissions avoir la conscience de ce qu'il est, Lui ; c'est pourquoi don Giussani dit que le sommet de la création, de la réalité, est un individu, un être réel qui peut Le reconnaître. Par conséquent est bienheureux celui qui a cette ouverture totale. Souvent nous vivons une double réduction. D'un côté, nous réduisons le cœur – notre être totalement grand ouvert avec nos exigences de beauté, de vérité, de justice, d'amour, de plénitude – à un sentiment ; en même temps, d'un autre côté, nous réduisons la réalité à l'apparence. Pour nous aider à éviter ces réductions, Giussani dit toujours que la réalité se fait transparente dans l'expérience. Ce que nous sommes, la nature de notre cœur, se rend évident dans notre rapport avec la réalité : pas dans une réflexion abstraite sur notre cœur et sur la réalité, mais dans l'impact avec la réalité qui réveille toute l'exigence de notre cœur, toute l'exigence de la raison, du bonheur. Et alors, je découvre ce que je désire. Donc c'est le cœur – Giussani nous l'a dit – impliqué dans ce qu'il éprouve. Comme vous pouvez le voir chez nombre de vos enfants et comme cela se produit aussi en nous, nous avons tous l'idée de ce que nous désirons, comme les disciples (rien de nouveau sous le soleil ...) se faisaient une idée de ce qui pouvait les rendre vraiment heureux. Récemment, nous l'avons rappelé souvent: quand les disciples retournent de leur mission « gonflés à bloc » par leur succès, Jésus les regarde avec une tendresse pleine d'affection et leur dit : « Vous vous rendez compte que cela ne suffit pas ? Ne vous

réjouissez pas à cause de ces choses parce que vous savez déjà qu'après un peu de temps elles ne vous suffiront plus. Seul le rapport avec Moi peut étancher votre soif ». Et ils L'avaient devant eux – ceci est décisif parce que Giussani insiste tant sur cette condition de l'humain, de l'humanité. Ce n'est pas que les disciples n'avaient pas Jésus devant eux : ils avaient du succès et ils avaient Jésus devant eux, mais ils continuaient à se réjouir davantage du succès que du fait d'être Ses amis et que leurs noms sont inscrits dans le Ciel. N'étant pas loyaux envers eux-mêmes, ils ne pouvaient pas comprendre l'envergure de Jésus. En somme, sans une conscience passionnée et tendre de soi-même, nous échangeons Jésus contre n'importe quoi: le succès, l'argent, le plaisir. C'est si vrai que nous pouvons nous en aller comme si rien ne s'était produit, troquant l'appartenance à Jésus avec le fait de tomber amoureux ou avec la carrière ! Nous avons cité souvent la phrase de Jean Paul II en 1979, à Mexico : « Il n'y a pas de fidélité [...] s'il n'y a pas dans le cœur de l'homme une question [...] dont Dieu seul est la réponse ». Dieu seul et le Christ seul ! Mais pour reconnaître cela – que seul le Christ est la réponse –, il faut une question qui soit vraiment humaine. Autrement, nous pouvons continuer à parler du Christ – et nous le faisons bien des fois ! –, mais l'expérience que nous faisons ne vient pas du Christ. Souvent nous pouvons l'échanger contre n'importe quoi d'autre : c'est tellement vrai que, si les choses ne se produisent pas selon notre idée, nous pensons que le Christ nous a abandonnés. Non ! C'est différent. Le Christ ne se moque pas de toi, il ne se contente pas de te donner une réponse qui te décevras à nouveau demain. La réponse du Christ se nomme « amour ». C'est pourquoi nous comprenons l'insistance de don Giussani – que nous avons rappelée hier – sur la nécessité de notre humanité toute entière pour Le reconnaître. C'est le premier paragraphe de l'Introduction de *À l'origine de la prétention chrétienne* : « En affrontant le thème de l'hypothèse d'une révélation et de la révélation chrétienne, rien n'est aussi important que la question concernant la situation réelle de l'homme. Il ne serait pas possible de se rendre pleinement compte de ce que veut dire Jésus-Christ si, auparavant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. En effet, Jésus-Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus-Christ. Sans cette conscience, même le nom de Jésus-Christ devient un simple nom ». ⁸² Notre problème est le manque de loyauté envers nous-mêmes, envers toute

⁸² L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 9.

l'exigence que nous avons en nous. Et nous le comprenons très bien : quand nous cherchons notre satisfaction dans d'autres choses, nous voyons clairement qu'elles ne suffisent pas, qu'elles ne nous correspondent pas. Si nous échangeons quoi que ce soit avec le Christ, c'est à cause d'une déloyauté envers nous-mêmes. Ce n'est pas à cause des autres, ce n'est un problème de pouvoir, ce n'est pas un problème de l'univers : c'est notre problème, le problème de notre immoralité.

Prosperi. Peut-on mieux expliquer l'affirmation disant que l'irréductibilité du Christ constitue notre espérance ?

Carrón. Ce que nous avons cherché à expliquer hier avec le passage de l'Évangile qui fait suite à la multiplication des pains et des poissons, peut faire comprendre ce qu'est l'irréductibilité du Christ. Parce que Jésus est vraiment une autre chose : Jésus est autre chose ! Si nous, nous pouvons nous contenter entre nous, avec les enfants et avec les amis, si nous pouvons réduire notre besoin, Jésus ne le fait pas, il n'agit pas comme cela avec nous, et c'est le signe le plus manifeste de Sa différence. Attention, Jésus n'est pas abstrait, il se rend compte parfaitement que les gens ont besoin de pain. En effet, il commence par répondre à ce besoin : il multiplie les pains. Tous sont si émerveillés qu'ils veulent le faire roi. Mais Jésus ne se contente pas de cela. Ils l'ont déjà reconnu, il aurait pu s'en satisfaire ... Jésus sait très bien que ces hommes-là, parce qu'ils sont comme tout le monde, ont réduit leur désir, ils ont réduit leur humanité, leur besoin. Lui aussi aurait pu céder : « Très bien, si vous vous contentez de cela, arrangez-vous... ». Mais Jésus ne cède pas, il insiste ; sachant la nature de leur besoin, il insiste : « Reconnaissez que votre besoin de plénitude est plus grand que votre faim naturelle de pain. En effet, beaucoup parmi vous ont du pain et pourtant il leur manque le goût de vivre ; pour beaucoup d'entre vous, la vie est agréable, mais cela ne suffit pas pour qu'elle ait un sens, une signification, cela ne suffit pas pour se lever le matin, cela ne suffit pas pour affronter les difficultés, cela ne suffit pas, ne suffit pas ! Alors, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme et ne buvez pas Son sang, vous ne pourrez pas avoir la vie en vous. Ce n'est que si vous Me laissez entrer comme réponse à votre besoin que vous pourrez vraiment être vous-mêmes, ce pour quoi vous êtes nés, ce que chacun de vous désire pour soi et pour ses enfants et pour ses amis ». ⁸³ Jésus sait très bien qui si on avance sur cette route, on aura des ennuis ; devant la peur du refus, de l'incompréhension, de la solitude, de

⁸³ Cfr. *Jn* 6,1-71.

l'abandon, il aurait pu céder. Combien de fois cette peur nous bloque-t-elle dans nos relations ! C'est pour cela que je dis toujours que la liberté est un bien très insuffisant, vraiment insuffisant, médiocre : il n'est pas facile de trouver des personnes qui soient irréductibles face au vrai. Jésus aurait pu même céder. Mais quelle est l'Espérance pour les disciples et pour nous ? Que Lui ne cède pas, que Lui continue à éperonner, à encourager même quand la tentation serait de céder. L'unique espérance pour nous est qu'il y ait quelqu'un qui soit irréductible à notre pouvoir, à nos tentatives de réduction, à notre recherche de la chose la plus commode et donc la moins exigeante. Que le Christ soit irréductible : c'est notre unique espérance ! Là se révèle vraiment le mystère ultime de Jésus. Qu'est-ce qui rend Jésus si irréductible à la compréhension ou à l'incompréhension des autres, si inattaquable devant la peur de rester seul et de recommencer depuis le début ? C'est son lien avec le Père, justement parce qu'il était le Fils de Dieu : « Voulez-vous partir, vous aussi ? Moi je ne suis jamais seul. Le Père qui est en moi est Celui qui définit ma vie ». C'est tellement vrai que lorsqu'il est resté seul parce que tous, mêmes les disciples, l'ont abandonné, il n'a pas cédé à la tentation de Pierre : « Mais pourquoi la passion et la mort ? Mais qui Te fais faire cela ? ». « Passe derrière moi, Satan ! »⁸⁴ : Seul ce lien ultime avec le Mystère, avec le Père, peut rendre Jésus si libre et si irréductible. Et son autoconscience, définie par son appartenance au Père, est la conscience de Son rapport avec le Père, Sa force. La souffrance ne Lui a pas été épargnée. Le Christ a introduit dans l'histoire une figure d'homme avec une telle autoconscience, avec une conscience telle du lien constitutif qu'aucun pouvoir au monde ne peut l'éliminer. Je peux le tuer, ça oui ! Mais je ne peux pas le détacher de Celui avec qui il est lié plus qu'à lui-même : le Père. Et c'est ce que lui veut nous communiquer. Mes amis, sans ce lien et sans cette autoconscience, nous ne serions pas autant irréductibles, même dans le rapport entre nous. Nous n'avons pas besoin de personnes qui s'abaissent à des compromis – comme si notre problème était de ne pas les mettre en colère ou de ne pas rester seuls –, mais nous avons besoins de vrais amis, de compagnons de route. La vraie amitié est celle que Jésus témoigne. Il aimait ses disciples, oui ou non ? Il faut le dire clairement. Il était leur ami, il tenait à leur destin, oui ou non ? Tenons-nous à notre destin et à celui de nos amis, en étant irréductibles ? Attention, ne confondons pas l'être « irréductible » avec le fait de « bastonner les autres » ! Il ne s'agit pas de corriger ni d'insister de manière moraliste, mais de témoigner encore plus son irréductibilité : là est la vraie insistance à l'égard des autres. Jésus ne les violente pas,

⁸⁴ Cfr. *Mc* 8,33.

simplement il ne cède pas à leur mesure ! L'irréductibilité n'équivaut pas à la permission d'entrer dans la conscience de l'autre pour le « bastonner ». Gare ! La vraie irréductibilité est un témoignage, comme nous l'avons vu chez don Giussani de manière manifeste : il n'acceptait pas de compromis. Une personne m'écrivait une lettre au sujet de l'une des dernières Ecoles de communauté : « A l'Ecole de communauté, mercredi dernier, j'ai eu de la peine à te suivre, comme cela m'arrive dernièrement [excuse-moi...]. Je vis une difficulté subjective à entrer dans ta terminologie et dans les parcours que tu proposes pour arriver à des conclusions éclairantes sur ma vie. Mercredi à nouveau, je t'ai écouté comme un boxeur sonné, cherchant à rester connecté sans guère y réussir : je captais des paroles plus que des concepts articulés, parmi lesquels "réduction", "réduction", "risque de réduction", "nous tendons à réduire le Christ à notre mesure". Et d'autres paroles martelant tout autant : "irréductible", "le Christ irréductible". Un vrai massacre pour un boxeur dans les cordes. Je ne comprenais rien et toi tu martelais. Mais vers la fin de soirée, un fait s'est produit : le mot "irréductible" m'a pénétré comme le vent par la fenêtre ouverte à l'improviste. Le Christ irréductible, le Christ qui n'est pas réductible à ma mesure ? Mais alors c'est ça que je veux, que j'ai cherché toute ma vie ! J'ai toujours cherché quelque chose qui soit infiniment plus grand que moi et j'étais profondément dérangé par ce "Christ" tel un pantin, une marionnette dans les mains d'un être humain, trop humain. Si c'est comme cela, si le Christ est vraiment tout, alors Il est la mesure de tout, Lui et rien d'autre. A la sortie, je marchais pour de bon comme un boxeur sonné et, deux jours plus tard, je suis encore dans le même état de surprise totale et de stupeur face à cette simple découverte, cette révélation. Le Christ m'a pris. Inutile d'ajouter autre chose ».

Prosperi. Parmi les nombreuses questions qui concernent l'opposition entre stupeur et pouvoir, formulée de différentes manières, nous avons choisi celle-ci qui nous aide à saisir le nœud de la question : face à l'aveugle-né de l'Evangile, je suis resté frappé, touché par l'immédiateté avec laquelle lui reconnaît l'évidence de ce qui lui est arrivé bien qu'il n'ait eu aucun type d'instrument, de moyen, de formation, de culture, etc. Pourquoi moi, qui devrais avoir davantage d'outils, de moyens, je change si facilement de méthode ?

Carrón. A cause du manque de simplicité du cœur. Relisons ensemble l'épisode de l'aveugle-né en suivant pas à pas le récit du 9e chapitre de l'Evangile de saint Jean. Il commence avec les disciples qui ont, comme vous le voyez, la mentalité de tout le monde : « Rabbi, qui a péché, lui ou

ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? ». Et Jésus : « Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu ». Et puis il crache à terre, fait de la boue avec sa salive, enduit avec cette boue les yeux de l'aveugle et dit : « Va te laver à la piscine de Siloé ». L'aveugle-né s'en va, se lave et revient guéri. Commence alors la bagarre. Ses proches et ceux qui étaient habitués à le voir aveugle auparavant, parce que c'était un mendiant connu, disent : « N'est-ce pas celui qui était assis à mendier ? ». Les uns disent : « C'est lui ». D'autres disent : « Non, mais il lui ressemble ». Lui dit : « C'est moi. Ne vous trompez pas, c'est moi ! ». Et alors ils lui demandent : « Comment donc tes yeux se sont-ils ouverts ? ». « Jésus a fait de la boue, il m'en a enduit les yeux et m'a dit : "Va à Siloé et lave-toi". Je suis parti et, après m'être lavé, j'ai recouvré la vue ». Ils lui disent : « Où est-il ce Jésus ? ». « Je ne le sais pas ». Alors ils décident de conduire celui qui avait été aveugle à des Pharisiens. Or c'est le jour de Sabbat. Certains des Pharisiens lui demandent donc – et c'est la seconde fois – comment il a recouvré la vue. Il venait à peine de le dire : c'était facile de le reconnaître, non ? Et lui : « Il m'a appliqué de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois ». Simple. Alors certains des Pharisiens commentent : « Cet homme ne vient pas de Dieu puisqu'il n'observe pas le Sabbat ». D'autres disent : « Comment un homme pécheur peut-il accomplir de tels miracles ? » Il y a une division entre eux parce que, lorsqu'on n'a pas la simplicité d'en rester aux faits ... Alors, comme si de rien n'était, ils interrogent de nouveau l'aveugle-né : « Mais toi que dis-tu de Lui ? ». « Que c'est un prophète ». Mais les Juifs ne veulent pas croire. Qu'est-ce qu'ils ne veulent pas croire ? Que Jésus est un prophète ? Non, ils ne veulent pas croire que cet homme a été aveugle et qu'il a recouvré la vue ! C'est ainsi : pour éliminer la question, ils doivent éliminer la réalité, la première déloyauté est contre la réalité. Et c'est pourquoi ils impliquent les parents : « C'est votre fils dont vous dites qu'il est né aveugle ? » Attention : ils ne disent pas "qu'il était" né aveugle, mais que les parents "disaient" qu'il était né aveugle ! « Comment donc voit-il à présent ? ». « Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle, mais pourquoi il voit maintenant, interrogez-le ». Les parents répondent ainsi parce qu'ils ont peur des Juifs qui avaient décidé d'expulser de la synagogue ceux qui reconnaissait Jésus. Alors ils appellent de nouveau l'homme qui était né aveugle et lui disent : « Rends gloire à Dieu ! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur ». « Si c'est un pécheur, je ne sais pas, je ne sais qu'une chose : avant j'étais aveugle et à présent je vois ». Alors ils lui demandent encore une fois (incroyable !) : « Qu'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? ». « Je vous l'ai déjà dit et vous ne m'avez pas écouté. Voulez-vous l'entendre de nouveau ? Est-ce que, vous

aussi, vous voulez devenir ses disciples ? ». Alors ils commencent à l'injurier : « C'est toi qui es son disciple ; mais nous, nous sommes disciples de Moïse ». Moïse devient l'alibi pour éliminer le réel, au nom de Moïse ils nient l'évidence ! C'est terrible. « Nous savons, nous, que Dieu a parlé à Moïse ; mais Jésus, nous ne savons pas d'où il vient ». Et là l'aveugle-né les "terrasse" : « C'est bien là l'étonnant : que vous ne sachiez pas d'où il vient et pourtant il m'a ouvert les yeux ». Il devient même intelligent, vous comprenez ? Voilà l'intelligence nouvelle. La véritable intelligence. Quand Giusani dit que l'intelligence se trouve dans l'attitude de Jean et d'André, il veut dire justement cela : l'intelligence de cet aveugle-né est bien plus intelligente que toutes les tentatives analytiques faites par les autres pour nier le réel (voilà l'idéologie : il n'y a pas des faits, mais seulement des interprétations). De fait, l'aveugle-né poursuit : « Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs, mais si quelqu'un craint Dieu, s'il est religieux et fait sa volonté, alors Dieu l'écoute. Depuis que le monde est monde, on n'a jamais ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Faites vos comptes avec le réel : on ne l'a jamais ouï dire depuis que le monde est monde. Si Celui-ci ne venait pas de Dieu, il n'aurait pu rien faire ». Les autres perdent patience : « Depuis ta naissance, tu n'es que péché et tu nous fais la leçon ! Le critère, c'est nous, pas ton cœur, pas ta simplicité. Le critère, c'est nous qui sommes les chefs ». ⁸⁵ Vous voyez pourquoi notre humanité est décisive ? Sans mon humanité, sans mon cœur comme critère de jugement, sans que je puisse reconnaître le vrai, il y aura toujours quelqu'un d'autre pour m'enseigner ce que je dois faire. Là est toute l'alternative entre la stupeur et le pouvoir. Nous voyons ici le drame devant lequel chacun de nous se trouve : accepter que la simplicité et l'émerveillement l'emportent en face de l'évidence de ce qui se produit (et de là naissent les certitudes), ou bien imposer notre pouvoir ou encore être complètement soumis au pouvoir des autres. L'émerveillement ne dépend pas des autres, il ne dépend pas du pouvoir ; le dernier arrivé, comme l'aveugle, ignorant (et c'est cela qui surprend), peut nous montrer qu'il est possible de vaincre n'importe quel pouvoir : la simplicité devant le réel suffit, il suffit de se laisser emporter par l'émerveillement qui n'est pas – comme nous l'avons entendu hier – une chose sentimentale, mais un jugement. L'amour est un jugement de la connaissance qui entraîne toute la sensibilité. La certitude naît du fait de reconnaître cette évidence. Et c'est là un renversement de méthode. Pourquoi l'aveugle-né – pour revenir à la question –, qui n'avait aucun type de formation et de culture, a-t-il réussi à faire ce que nous ne réussissons pas ?

⁸⁵ Cfr. *Jn* 9,1-34.

Relisons ensemble le texte de l'École de communauté parce que tout est là : « Si Dieu avait manifesté sa volonté particulière dans l'histoire humaine, s'il avait tracé son propre chemin pour l'atteindre, le problème central du phénomène religieux ne serait plus la tentative de se fabriquer la divinité, tentative qui exprime pourtant la plus grande dignité de l'homme : le problème serait centré sur le seul geste de la liberté qui accepte ou qui refuse. Voilà le renversement. L'effort de l'intelligence et de la volonté constructrice, d'une imagination effrénée, d'un moralisme compliqué, n'est plus central : il s'agit simplement de reconnaître ; c'est une attitude analogue à celle d'un homme qui verrait arriver un ami, le distinguerait au milieu de la foule et le saluerait. Dans cette hypothèse, la méthodologie religieuse perdrait toutes ses connotations inquiétantes de renvoi énigmatique à quelque chose de lointain et coïnciderait avec la dynamique d'une expérience d'une présence, d'une rencontre. Il est à noter que la première méthode favorise l'homme intelligent, cultivé, riche, puissant. La seconde favorise l'homme pauvre, ordinaire ». ⁸⁶ Si nous ne sommes pas comme l'aveugle-né, c'est seulement parce que nous n'avons pas sa simplicité devant l'évidence de nombreux faits, nous n'avons pas la pauvreté de l'homme ordinaire qui se laisse entraîner par l'évidence de ce qui se produit. Nous pensons être plus intelligents. Mais c'est justement cela qu'il faut se mettre en discussion : le fait que nous soyons intelligents quand nous n'avons pas cette pauvreté.

Prosperi. Une autre question : que signifie concrètement que ce n'est pas moi qui choisis le maître à suivre ? Actuellement, il me semble abstrait de dire que don Giussani est le maître à suivre, c'est-à-dire que cela ne m'aide pas à surmonter la distance entre mon cœur et le Christ. Dans les circonstances quotidiennes, j'ai besoin d'une personne proche à regarder et donc je ne comprends pas quel est le maître que je suis.

Carrón. Le maître, je ne le choisis pas. Le maître, je le reconnais. Ce n'est pas nous qui décidons qui nous permet de parcourir le chemin, qui vraiment nous aide à vivre ; nous le reconnaissons et nous sommes surpris – en écoutant certaines choses ou en partageant certaines situations avec des personnes, comme l'ont illustré les lettres que j'ai lues hier – de nous découvrir attirés par quelqu'un qui a un jugement différent, qui correspond davantage à l'attente du cœur. Cela, nous ne le décidons pas, mais nous le reconnaissons. Je répète : le maître se reconnaît. Est-ce que cela élimine le moi ? Non ! Parce que sans mon moi, comme nous l'avons dit, je ne suis pas en mesure de reconnaître le maître,

⁸⁶ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., pp. 41-42.

ce qui correspond vraiment à toute mon attente, ce qui est vraiment à la hauteur de mon désir, de mon humanité, de mon drame. Donc, pour reconnaître « le » visage – quel risque court le Mystère ! – dans les moments où il se manifeste dans la vie, il faut une humanité. Nous décidons par nous-mêmes ce qui nous correspond ou ne nous correspond pas. Nous le reconnaissons, comme nous avons dit hier en citant Tarkovskij : « Et tout d'un coup, tu rencontres dans la foule le regard de quelqu'un – un regard *humain* – et c'est comme si tu t'étais approché d'un divin caché. Et soudain tout devient plus simple ». Je vous ai raconté plusieurs fois mon expérience. J'étais en Espagne et, pendant longtemps, je n'ai pas fréquenté don Giussani. Mais l'unique chose que je ne pouvais pas dire, c'était qu'il aurait été abstrait pour moi parce que je savais, même à distance, à travers les instruments que j'avais à disposition (qui étaient bien moins nombreux que ceux que nous avons maintenant) ce qui m'aidait dans ma vie. J'avais beaucoup de choses dans la vie, mais ce qui m'accompagnait vraiment était ce que j'entendais de lui. Et je confrontais chaque chose qui m'arrivait avec ce qui n'était pas simplement un visage, mais un visage à travers un texte, à travers toutes les choses qu'il faisait, et puis avec mes amis nous essayions de nous aider à comprendre toujours plus ; l'unique chose que nous cherchions était de suivre ce qui nous était proposé. Celui qui nous aide n'est pas simplement à côté de nous, c'est quelqu'un qui illumine la vie même s'il est de l'autre côté de l'océan, quelqu'un dont tu sens que – en vivant – il illumine ta vie. C'est pourquoi – maintenant que don Giussani n'est plus de ce monde – je n'ai rien d'autre à proposer que son charisme. Je n'ai pas envie de “répéter” Giussani, non, le fait que je n'ai rien d'autre de plus intéressant à dire c'est qu'il n'y a rien de plus pertinent pour notre situation, dans la circonstance historique que nous devons affronter, rien de plus pertinent que ce que lui nous a dit : l'École de communauté, les gestes, les textes, toute la proposition d'une expérience qu'il a illustrée de tant de façons. Nous pouvons constamment vérifier si nous sommes prêts à suivre don Giussani ou pas. Evidemment, je souhaite que chacun parmi nous puisse avoir des amis, que chacun puisse trouver en eux une compagnie qui l'aide à suivre, dans le groupe de fraternité, dans la communauté. Je souhaite que pour tous il en soit ainsi, mais c'est ce que nous nous disons, surtout au cours des exercices, qui est le critère pour savoir si nous sommes en train de suivre. Et si nous ne suivons pas... Nous ne pouvons pas nous lamenter de notre inconsistance si nous ne nous identifions pas et si nous ne cherchons pas constamment à rendre expérience ce que nous écoutons. Il ne suffit pas d'être là à chauffer les sièges. De ce point de vue, la réponse de don Giussani était symptomatique ; répondant à quelqu'un qui évoquait l'abstraction que souvent nous ressentons, il répondait : « Je disais à Rimini que le “moi” est le point d'intersection entre l'éternel et le néant, et cela se traduit

existentiellement, historiquement, dans la reconnaissance ou non du Christ. Dire non au Christ, méconnaître le Christ équivaut à dire : “Tout est néant”. Dites-moi donc si cela peut, logiquement, se terminer différemment ? Si bien que l’idéal humain suprême, qui semble être l’idéal bouddhiste, conçoit la solution de tout comme une goutte qui entre dans la mer, qui se confond avec la mer, la mer harmonieuse de la totalité. Quelle belle harmonie ! Que le “moi” disparaît ! La préoccupation est de disparaître ! [...] Oui. Ce que nous ressentons comme abstrait est quelque chose que nous avons refusé a priori. Car si je ne l’ai pas refusé a priori, même si cela me paraît abstrait, je comprends qu’il me faut faire tout l’effort nécessaire pour que cela devienne concret, pour que cette réalité se transforme en une expérience. Je vous certifie que tout ce que nous avons dit se transformera en expérience ! Cela s’est déjà transformé pour nous, c’est la raison pour laquelle nous sommes ici. Il nous faudrait un bel aplomb pour rassembler tant de gens et leur dire des mensonges ! On ne peut avoir une telle audace ; il faudrait être un politicien ou un proxénète, et il s’agirait toujours d’argent car le pouvoir ne cherche en définitive que l’argent. Une chose est vraie ou ne l’est pas. Dire d’une chose vraie qu’elle est abstraite signifie que vous l’avez déjà rejetée a priori : ce qui nous paraît abstrait est ce que nous avons rejeté a priori. Si l’on vous dit quelque chose qui vous paraît abstrait, vous devez vous engager à voir comment vous pouvez le rendre concret. En essayant d’en faire l’expérience, vous l’apprendrez. »⁸⁷ C’est la décision que chacun doit prendre : continuer à dire que c’est abstrait ou chercher à faire l’expérience de ce qui nous est dit. Et cette expérience, il n’y a que toi qui peut la faire, personnellement, comme je dois la faire moi. Ce n’est que si ce qu’on me dit devient expérience que je peux comprendre si c’est vrai et alors je découvrirai tout le côté raisonnable, toute l’évidence, toute la clarté de cette correspondance que je recherche. Pour cette raison, mes amis, si le charisme ne devient pas notre expérience, il restera toujours abstrait.

Prosperi. Je voudrais comprendre la nature du partage et de la convivence. Les apôtres sont devenus sûrs en restant avec Lui, ils se sont attachés à Lui. Dans la première leçon, on disait que suivre le maître c’est s’identifier à lui, mais pas s’attacher à sa personne. Pourtant les apôtres se sont attachés à Lui.

Carrón. « Jésus ne concevait pas son attrait sur les autres comme l’ultime référence à lui, à son égard, mais au Père : à lui pour qu’il puisse conduire au

⁸⁷ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 344.

Père en connaissance et en obéissance ». ⁸⁸ Et c'est la même méthode – identique ! – dont parlait le cardinal Ratzinger aux funérailles de don Giussani : « Don Giussani voulait réellement ne pas garder sa vie pour lui et il a donné sa vie ; c'est précisément ainsi qu'il a trouvé la vie non seulement pour lui, mais aussi pour tant d'autres. Il a réalisé ce que nous avons entendu dans l'Évangile : il ne voulait pas être un maître, il voulait servir, il était un fidèle "serviteur de l'Évangile", il a distribué toute la richesse de son cœur, il a distribué la richesse divine de l'Évangile dont il était imprégné et, servant ainsi, en donnant sa vie, celle-ci a porté des fruits abondants – comme nous le voyons en ce moment. Il est réellement devenu le père d'une multitude, ayant guidé toutes ces personnes, non pas vers lui, mais vers le Christ, il a vraiment gagné les cœurs et contribué à améliorer le monde, à ouvrir les portes du monde pour le ciel ». ⁸⁹ Voilà la vraie affection. S'identifier avec l'expérience de Jésus et avec l'expérience de Giussani : c'est cela, le suivre. Ce n'est pas une question sentimentale, mais l'apprentissage d'un rapport avec la réalité ; si nous observons comment ils ont vécu leur rapport avec la réalité, nous pouvons voir naître en nous une consistance, une autoconscience qui nous permet de tenir bon face à n'importe quelle circonstance. L'affection vraie, c'est d'ouvrir notre être au Mystère. Tout ce que Jésus fait avec ses disciples, c'est pour les introduire au Mystère et c'est pourquoi il ne cède pas à leur mesure, mais se remet en route constamment, sans se scandaliser (comme très souvent nous avons vu Giussani recommencer avec nous sans se scandaliser malgré le fait que nous ne comprenions rien). Maintenant, nous pouvons faire la même chose, sans nous scandaliser, lentement, mais toujours en lutte, sans prétendre à une autre route. C'est cela la moralité, qui pour nous n'est pas avant tout une cohérence morale, mais la tension vers le vrai, pas la justification du mensonge, mais la tension au vrai. C'est pour cela que nous nous attachons vraiment aux personnes qui nous ouvrent tout grand à la totalité. D'abord nous décidons si nous voulons aller vers le destin et la totalité, et puis nous « cédon » en présence de ceux qui veulent la même chose. Ou au contraire nous « décidons » nous-mêmes qui suivre parce que nous avons déjà déterminé que nous nous moquons de nous-mêmes, que nous nous contentons de quelque chose de moins grand que la correspondance à l'exigence de totalité que nous avons. Les amis sont la conséquence de ce que nous avons décidé dans notre cœur. C'est un choix de vie : Dieu les crée puis il les unit ... Vous comprenez ? D'abord nous décidons ce que

⁸⁸ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, op. cit., p. 129.

⁸⁹ J. Ratzinger, « Amoureux du Christ. Dans une rencontre, un chemin » Homélie aux funérailles de don Luigi Giussani, Dôme de Milan, 24 février 2005, Revue *Traces* 2005 – [version française de l'homélie sur www.vatican.va – *ndtr*].

nous voulons dans la vie et puis nous choisissons les amis parce qu'ils vont là où nous nous voulons aller. Il faut une loyauté avec son propre cœur, avec sa propre exigence, pour suivre le Christ et don Giussani

Prosperi. Les deux dernières questions concernent la consistance du moi. En parlant de Pierre, tu as dit que toute l'obscurité ne pouvait pas éliminer l'évidence qu'il avait vue. Voilà la consistance du moi. Pourquoi la consistance du moi permet-elle que l'expérience de l'obscurité persiste encore ?

La seconde question : la crise économique envahit sérieusement mon activité professionnelle, suscitant de très graves soucis. J'ai dit et je continue à dire que la réalité est positive, mais j'ai quand même peur et je ne dors pas la nuit à cause des conséquences économiques. Je voudrais être aidée à comprendre ce fait apparemment contradictoire.

Carrón. Jésus est entré dans l'histoire en apportant une présence qui a fasciné ceux qui l'ont rencontrée. Il n'est pas entré dans l'histoire en mettant tout en ordre. Depuis que le Mystère a commencé cette aventure fascinante par laquelle il devient le compagnon de l'homme afin que celui-ci se retrouve lui-même, la méthode est toujours celle que don Giussani nous a témoignée. Et quelle est la méthode ? Nous le voyons dès Abraham : pour parvenir à tous et à tout, Dieu a commencé par en choisir un. Quand il a choisi Abraham, Dieu a-t-il mis en ordre toute la réalité et toute l'histoire ? Non, il a commencé par engendrer un moi, à lui donner consistance, à tel point que don Giussani a parlé d'Abraham comme de la « naissance du moi » parce que le moi se constitue seulement face à une Présence qui l'appelle, qui l'attire, qui le réveille de la torpeur dans laquelle il sombre très souvent. Cela ne veut pas dire que, à l'époque, les choses tout autour d'Abraham ont changé de manière imprévue. Non, c'est Abraham qui a changé. Et parfois même Abraham se scandalisait de ceux qu'il avait autour de lui : « Mais vous pourquoi êtes-vous comme ça ? » ... « Mais c'est justement parce que nous sommes ainsi que Dieu a donné la grâce à toi, Abraham ; c'est parce que nous sommes ainsi embrouillés et aveugles et paresseux, et c'est parce que tout autour de nous il fait sombre que Dieu a commencé à donner la grâce à toi, pour te rendre consistant, pour commencer à engendrer un lieu où l'obscurité peut être vaincue, où le nihilisme peut-être vaincu ». De la même manière, Jésus ne nous promet pas que tout ira bien, que nous n'aurons pas de maladie, que nous ne perdrons pas notre emploi ou que nous aurons toujours du succès. Ce qui serait une conception protestante calviniste : Dieu n'existe que si les choses vont bien. Mais c'est contre toute l'histoire du peuple d'Israël ! A la différence de tous les autres peuples – justement parce

que la façon d'être de Dieu était tout autre, Dieu était une autre réalité, différente, irréductible – Israël a pu tout perdre : le temple, la terre, la monarchie, le pouvoir ; et en plus il a vécu l'expérience de l'exil. Dans n'importe quelle autre situation, cela aurait été la fin du dieu concerné parce que les divinités de tous les autres peuples étaient liées à la possibilité de la victoire sur terre. Quand nous pensons être abattus si nous perdions un pouvoir quelconque, nous montrons où nous plaçons notre espérance. Mais le Christ engendre un lieu où nous pouvons trouver une consistance qui nous permet de tout affronter, même les défaites, même l'exil, afin que nous puissions nous rendre compte que la victoire ne vient ni de la quantité des chevaux de notre armée ni du nombre de places que nous avons ; et nous sommes reconduits à cette purification dont nous avons besoin pour expérimenter la vraie consistance qui porte vers le Destin. Jésus ne nous a pas proposé d'éliminer l'obscurité : lui-même a traversé l'obscurité et il a vaincu parce que sa consistance est son lien avec le Père. La passion elle-même n'a pas été épargnée à Jésus, il a pénétré dans l'obscurité et dans la mort. Et nous, voulons-nous être ses disciples ou pensons-nous qu'il est préférable d'être le disciple de quelqu'un d'autre ? La question est de savoir si nous, même dans les moments de difficultés et de peur, nous retournons là où lui est retourné, c'est-à-dire au lien avec le Père, avec Celui qui nous permet de tenir bon en face de n'importe quelles circonstances, et si nous nous aidons les uns et les autres à vivre devant ce lien. Comme dit Giussani dans le chapitre 10 du *Sens religieux*, celui qui a cette conscience, qui a cette consistance, qui a cette autoconscience « peut affronter n'importe quelle situation de l'existence avec une tranquillité profonde, avec une possibilité de joie ». ⁹⁰ Combien de fois sommes-nous émerveillés de voir comment des amis nombreux affrontent la mort, la maladie. Le fait d'avoir rencontré le Christ leur épargne-t-il quelque chose ? Personne n'a promis cela. Jésus veut engendrer un moi, une créature si nouvelle qu'elle peut tenir bon devant toute chose. Voilà la créature nouvelle. Le problème n'est pas de nous épargner quelque chose : non, ce serait trop peu parce que – comme disait une des lettres lues hier – une personne pourrait guérir, le Seigneur peut la guérir, mais la vraie question est que cela ne suffit pas, la vraie question est qu'il faut une réponse adéquate à la mort parce qu'après la guérison nous devons tenir bon face à la mort. Voilà la créature que le Christ veut engendrer, et voilà la possibilité qui nous est offerte à nous, à nos amis, à nos êtres chers, au monde, dans l'histoire, dans notre travail, dans notre famille, avec nos amis : un moi nouveau, consistant. Cela n'est possible que si nous suivons le maître qui nous a été donné et qui nous a fascinés. Ce

⁹⁰ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 158.

n'est pas quelque chose d'automatique, ce n'est que la conséquence d'une séquelle et nous savons tous que lorsque nous suivons, cette consistance se produit : nombreux en sont les témoins sous nos yeux, maintenant, dans ces circonstances historiques, pas au Moyen Age ou à l'époque des Pères de l'Eglise, maintenant ! Nous le voyons sous nos yeux : suivre avec simplicité la proposition qui nous a été faite par don Giussani, que lui nous a témoignée jusqu'au bout, est ce qui nous donne la possibilité d'avoir une consistance qui permette de tenir bon en présence de tout.

ANNONCES

Cette année marque le trentenaire de la reconnaissance pontificale de la Fraternité, aussi par gratitude que nous avons envers notre histoire, cela me semble une occasion favorable pour reprendre certaines choses que don Giussani a justement dites sur ce qu'est la Fraternité et sur les groupes de Fraternité.

Il disait, lors d'une assemblée de la Fraternité : « la vie d'une Fraternité est fondamentalement un rappel et une aide à vivre le rapport avec son propre destin [regardez quelle tension est introduite dès la première phrase : un rappel à son propre destin, rien de moins]. Parce que – mes amis – nous devons justement nous le dire que vivre autrement, ce n'est pas humain, vivre en faisant l'autruche, ce n'est pas humain. La différence entre l'enfant et l'adulte est que l'enfant n'a pas la conscience du but [c'est-à-dire du destin]. On appelle « gamin » l'adulte qui fait l'enfant et n'a pas la conscience du but. La majeure partie des gens vit comme des « gamins », ils n'ont pas conscience du but. Si le but de la Fraternité est de se rappeler et de s'aider en cela, alors [voici la valeur d'une série d'éléments de la vie de Fraternité], voilà la valeur des moments de prière. Il n'est pas possible de se reconnaître [les uns envers les autres] une aide sur le chemin de notre destin, sans en même temps partager les besoins [nous l'avons vu, quand l'un de nous a une difficulté de travail, de maladie, est dans un beau gâchis, nous pouvons soit être complices, soit nous aider]. Nous ne pouvons pas être des chrétiens dans le monde, si nous n'utilisons pas la charité avant tout avec les personnes proches rassemblées autour de nous comme des compagnons de route, c'est donc le partage des besoins jusqu'au bout. En troisième lieu, la conception missionnaire de la vie parce que la mission n'est pas un détail de la vie, c'est la vie. Pour une mère, pour une femme qui est mère au foyer, c'est raisonnable qu'elle fasse cela si, ce qu'elle fait, elle l'offre pour le monde, et élever les enfants n'a aucun sens si ce n'est pas pour le Règne de Dieu. Alors, faire que notre propre vie soit en fonction du mouvement,

ce n'est pas autre chose que la traduction pratique de cet élan missionnaire parce que le mouvement n'est rien d'autre que la façon, notre façon, avec laquelle nous avons été introduits à vivre le monde et la vie selon le cœur de L'Église. Donc, concevoir sa vie, sa vie familiale, sa profession, l'éducation de ses enfants, le temps libre, ses forces, son argent en fonction du mouvement, c'est-à-dire en fonction de quelque chose de plus grand, c'est agir là en toute liberté parce que sans liberté, il n'y a pas de réponse humaine.

Il est préférable d'avoir une réponse à 0,1 % en toute liberté qu'une réponse apparemment meilleure à 50% ou même 100%, mais sans liberté ». ⁹¹ Parce que, disait-il, dans une autre occasion « on ne fait pas grandir le mouvement avec des initiatives, le mouvement grandit si des personnes, mûries dans la foi, grandissent. Les initiatives sont un instrument pour cette maturation ; si les initiatives – dit-il – ne sont pas des instruments pour mûrir dans la foi, le mouvement ne grandit pas : il peut y avoir des choses qui fassent plaisir en satisfaisant l'amour propre, mais elles ne font pas croître le mouvement, c'est tellement vrai qu'à chaque fois elles sont conçues d'une certaine façon, elles sont enfermées sur elles-mêmes et engendrent des divisions, ou mieux elles nous éloignent. En revanche, toutes les initiatives, depuis la distribution de tracts à la création de coopératives, doivent être conçues et affrontées comme des instruments pour intéresser davantage aussi bien les personnes qui y participent, que les étrangers spectateurs de cette grande chose qu'est la présence du Christ à qui appartiennent notre vie et celle du monde : à tel point que si le Christ était davantage reconnu, nous serions tous mieux, cent fois mieux, sur cette terre ». ⁹²

C'est pourquoi, votre préoccupation n'est pas de savoir comment organiser la vie du groupe mais plutôt « préoccupez-vous [...] de vous rappeler le Christ, de vous aimer non pas au sens sentimental du mot, mais de partager le besoin, de vous prêter attention les uns aux autres, de dépasser les antipathies, de vous pardonner et de "couvrir parmi vous" une passion pour le mouvement ». ⁹³

A un certain point, don Giussani nous dit quelle liberté nous devons avoir y compris dans la recherche de ce qui nous aide le plus : « Si on ne se retrouve pas dans son groupe [de Fraternité, ndr]..., très bien, on peut ainsi avoir fait un chemin ensemble pendant 3 ans, et la 3^e année on prend et on se bouge, on s'en va, on trouve alors une autre équipe, une autre solidarité se crée plus adéquate, plus libre par rapport à la situation que

⁹¹ Assemblea della Fraternità di Comunione e Liberazione Marche, Loreto 15 gennaio 1984, Archivio CL.

⁹² L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit., pp. 175-176.

⁹³ *Ibidem*, p. 78.

l'on vit. Ce n'est pas non plus dit qu'ayant fait 5 ans dans une Fraternité, l'on doive y rester pour l'éternité ». ⁹⁴ Ce qui nous aide le plus ! Souvent, si on s'en va parce qu'on étouffe ou parce que l'on trouve une autre réalité de groupe plus adéquate, cela semble un scandale pour les autres. Mais comment ?! C'est le but et le but c'est le destin, or le destin, ce n'est pas seulement resté autour du foyer.

« Il faut être libre, pour ne pas vivre le groupe de Fraternité avec la schématisation dans laquelle déchoit normalement toute appartenance aux mouvements ou aux associations. Et la liberté, si tu ne veux pas être quelqu'un qui choisi selon ses goûts ou son instinct, c'est savoir choisir et valoriser ces présences qui, dans notre vie, nous rappellent amplement à notre destin ». ⁹⁵ Voilà ce qui devrait être le critère pour choisir le groupe de Fraternité. Même celui-ci nous ne le décidons pas nous-mêmes, mais nous le reconnaissons : c'est qui nous rappelle le plus amplement à notre destinée. La Fraternité est une obéissance, comme le mouvement est une obéissance, comme le maître est une obéissance : puisque nous sommes nécessaires jusqu'à la moelle, le problème quel est-il ? Que nous trouvons qui nous rappelle le plus, nous aide le plus, nous réveille le plus. Pour cela il faut une belle liberté. Mais très souvent dans les groupes, si quelqu'un se donne de la peine ou se met en route, il semble ne pas aimer les autres... non ! Si quelqu'un se bouge – parce que Dieu qui lui donne la grâce de se mouvoir – cela peut s'avérer être la modalité pour réveiller le groupe, parce que la méthode de Dieu est toujours la même : donner la grâce à une personne pour atteindre tout le monde, dans la mesure où ce n'est pas un mouvement purement sentimental.

C'est pourquoi, « savoir choisir et valoriser ces présences [...] qui nous rappellent plus amplement à notre destin, au but de la vie, et nous aident le plus pour accomplir notre devoir, pour réaliser le devoir. Notre vitalité de foi ne peut-être circonscrite à l'intérieur du groupe. La vie du groupe est comme la vie de famille. La vie de famille n'a pas pour but de limiter l'existence au cadre de la famille elle-même : c'est la mort de la personnalité. La famille est comme l'*input* que la nature met et développe en l'homme, pour élargir ses intérêts et ouvrir tout grand ses bras au monde entier. En effet, la famille naît comme éducatrice au rapport avec tout le monde.

Ainsi, le groupe doit favoriser un *input* analogue. Si, en vivant la vie du mouvement, nous rencontrons des personnes, ou des choses, ou des situa-

⁹⁴ Assemblea della Fraternità di Comunione e Liberazione Marche, Loreto 15 gennaio 1984, Archivio CL.

⁹⁵ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit., pp. 87-88.

tions avec lesquelles nous nous trouvons en accord, où nous nous sentons aider, on ne doit pas se sentir bloqué par une fausse honnêteté envers son groupe [ce sont ses paroles, combien de schématisation pour justifier notre complicité et notre immobilisme !] : en toute liberté, on devient l'ami de tous, et cela nous aidera davantage pour notre groupe ».⁹⁶

C'est le groupe qui devrait encourager ces changements, ces mouvements, parce que si quelqu'un se bouge c'est une grâce pour tous. C'est pourquoi regardons quelle expérience nous faisons dans nos groupes afin de ne pas devenir des complices.

Le Fonds commun

Je vous rappelle l'importance du Fonds commun, la valeur de ce geste. Nous en avons parlé l'année dernière, vous pouvez le relire sur le livret des Exercices de 2011. J'ajoute ceci : si certains se trouvent en difficulté à cause de la situation économique difficile, nous n'avons pas suspendu la cotisation en attendant des jours meilleurs, une meilleure situation, mais nous l'avons seulement diminuée, c'est quelque chose d'émouvant, de touchant. Cela démontre notre éducation, il ne s'agit pas d'un problème de quantité, on peut avec humiliation ne pas pouvoir continuer à donner le même montant tout en restant fidèle (au geste). Qui parmi nous, ne peut pas donner 1 euro ? Que l'on soit honnête avec soi-même. C'est pourquoi, il n'y a aucun alibi pour ne pas payer le Fonds commun, parce que ce n'est pas la quantité, le montant, qui nous intéresse, mais c'est une éducation. Figurez-vous si avec de l'argent on peut résoudre quelque chose ... La fidélité au Fonds commun est signe de l'importance que l'on donne à ce geste pour sa propre vie, comme une gratitude pour ce qui se vit dans la Fraternité.

Certains nouveaux inscrits nous ont demandé s'il y a un montant standard pour le Fonds commun. Non ! Parce que don Giussani a toujours dit que le montant de la cotisation est totalement libre, comme je vous le disais auparavant, l'important est la fidélité à ce geste et non la quantité.

Tracce ou Traces

Je vous rappelle que *Tracce* [*Traces* en version française, ndr] est la revue officielle du mouvement et donc l'unique instrument, outre le site web de CL dont nous nous sentons directement responsables.

Dans les annonces vous trouvez la proposition d'une diffusion extraordinaire du numéro de mai, dédié à la grande rencontre des familles avec

⁹⁶ *Ibidem*, p. 88.

le Pape. Je voudrais relancer le geste de cette diffusion publique dans les différents milieux de vie (travail, école, université, paroisse, connaissances, amis) parce que nous avons vu que c'est une grande occasion éducative pour tous et c'est la possibilité de faire connaître la présence de notre communauté justement là où nous vivons. Comme le montre cette amie qui écrit : "nous avons parlé de la diffusion de *Tracce* dans notre communauté. Personne n'allait plus le distribuer devant les Eglises. J'ai commencé à en parler avec mes amis à l'Ecole de communauté. Quelqu'un a pris au sérieux cet appel et a commencé à diffuser la revue à la sortie de la messe où il se rendait. Face aux objections du manque de temps, ou du langage difficile de la revue, il les a invités à lire ensemble le journal chez lui, tout en conciliant le dîner. Le groupe de lecture mensuelle va de l'avant et s'y ajoutent des invités et de nouvelles personnes. Deux personnes viennent à l'Ecole de communauté et c'est un résultat important autrement cela risque de rester des retrouvailles sentimentales d'inspiration chrétienne. Maintenant nous réussissons à proposer la revue à différentes messes parce que d'autres personnes sont venues nous aider. Et nous avons augmenté le nombre d'exemplaires, cela me semble un miracle parce que nous avons pris au sérieux cette indication comme un travail pour notre vie et non pas comme un militantisme quasi obligé. Cette manière de communiquer l'expérience, nous porte à ouvrir notre cœur et à se mettre à travailler pour soi, pour rendre raison de ce que nous avons Rencontré ». Au-delà de la diffusion publique, je suggère également la diffusion au niveau personnel. Très souvent, il arrive à quelqu'un de parler de certains arguments et il peut trouver dans un article de la revue une occasion pour offrir aux autres une perspective différente. Parfois, dans la conversion avec des collègues, des amis, des connaissances, nous pouvons trouver des occasions où nous pouvons faire connaître la revue à partir d'un article particulier ou d'un thème qui leur tient à cœur et comme ça on s'ouvre à la totalité. Souvent les articles, les interviews, et les jugements contenus dans la revue sont le point de départ de rencontre et de dialogue avec les personnes avec qui nous sommes en relation de travail ou autre. Par conséquent, utilisons cette opportunité comme une occasion de témoignage.

Prière d'invocation à don Giussani

A la suite de la demande d'introduction de la cause de béatification de don Giussani, et pour répondre à une exigence surgit dans la vie de beaucoup de personnes de pouvoir invoquer une intercession en ordonnée et correspondante à la nature de son charisme, la Fraternité a demandé et obtenu des autorités ecclésiastiques compétentes, l'approbation d'une in-

vocation destinée – attention ! – à la dévotion privée, la seule admise par l’Eglise en ce qui concerne l’un des Serviteurs de Dieu, ce qu’est maintenant don Giussani.

Nous vous recommandons vivement d’éviter la composition et la diffusion d’autre forme d’invocation. La Fraternité désapprouve toute autre initiative.

La rencontre mondiale des familles avec le Pape

La Fête des témoignages, qui aura lieu le samedi après-midi du 2 juin, et la messe solennelle du dimanche 3 juin, sont deux moments auxquels participera Benoît XVI lors de la Rencontre mondiale des Familles. Cet événement est l’occasion pour vivre le témoignage de l’originalité de notre charisme dans les milieux où nous sommes et avec toutes les personnes que nous rencontrons. Nous vous recommandons de prendre très au sérieux l’invitation et d’en être les promoteurs avec les amis et les collègues, dans les paroisses et dans les diocèses.

Je vous lis le télégramme que nous avons envoyé à Sa Sainteté : « Votre Sainteté, 25 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération ont participé à Rimini aux traditionnels Exercices spirituels pour méditer sur la phrase de Saint Paul : “Ce n’est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi”. Des milliers d’autres ont également participé en liaison vidéo-satellite depuis 13 nations européennes. En ces jours, nous avons de nouveau fait l’expérience que le Christ est la réponse à ce que chacun de nous est, vérifiant que seule une prise de conscience attentive, tendre et passionnée envers soi-même, nous ouvre tout grand à Le reconnaître présent ici et maintenant, l’Unique qui dépasse la fracture entre savoir et croire que Votre Sainteté souligne comme « le » problème des chrétiens d’aujourd’hui. De fait, si le Christ ne vit pas en nous, le dualisme gagne et le nihilisme domine. Don Giussani a accepté de vivre à la hauteur de son humanité, il ne s’est pas soustrait au regard du Christ et, en cela, il a marqué le chemin pour chacun de nous dans la séquelle au Pape et à son Eglise lui témoignant, avec la même expérience, que seulement Jésus correspond à la totalité de l’attente du cœur. Remplis d’enthousiasme pour Votre personne qui donne chair et sang au message pascal : “Si Jésus est ressuscité, il est arrivé quelque chose de vraiment nouveau qui change la condition de l’homme et du monde. Le Ressuscité n’appartient pas *au passé*, mais Il est *présent aujourd’hui*, vivant”, nous attendons de rencontrer Pierre à Milan avec toutes les familles du monde. L’affection de notre cœur est pour Vous ».

MESSE

Liturgie de la Messe : Ac 3,13-15.17-19 ; Ps 4 ; Lc 24,35-48

HOMELIE DE SON EMINENCE LE CARDINAL MARC OUELLET
PREFET DE LA CONGREGATION POUR LES EVEQUES

Chers amis,

« Le Christ ressuscité est apparu à ses apôtres et leur a donné Sa paix ».

Telle est l'annonce qui résume non seulement le sens de la liturgie de ce jour, mais aussi le noyau de l'évènement du chrétien, et même le sens de toute la Sainte Ecriture.

« Le Christ est ressuscité » c'est cet homme unique, qui a émerveillé, étonné comme personne ses contemporains, et également tous les hommes de tous les siècles. Cet homme porte en soi une dimension de l'humain qui dépasse nos capacités, mais réveille et radicalise la question du sens du cœur de l'homme. Il a fini en croix parce que sa prétention d'être crucifié a scandalisé les autorités de son temps et ceux qui les suivaient. Son défi se poursuit tout au long des siècles. On ne compte plus les tentatives de le faire entrer de nouveau à l'horizon de la raison historique de l'humanité.

1. Cet homme, le Christ, non seulement est ressuscité mais il est apparu de manière mystérieuse à ses proches, en se faisant reconnaître, en se faisant toucher, en les invitant à croire malgré le *choc* de son destin tragique. Il n'est pas apparu de n'importe quelle manière, mais avec le dessein de former des témoins d'une réalité nouvelle, irréductible face aux catégories du monde, mais profondément intelligible par la médiation de l'intelligence des Ecritures : « Ce sont les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il fallait que s'accomplisse tout ce qui a été écrit sur moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ».

2. La prétention inouïe de Jésus s'est terminée avec la crucifixion et la victoire du Ressuscité sur la mort. Ensuite, ses apparitions ont fait comprendre aux disciples son identité présente : son être là, vivant, au-delà de la mort, plus vivant qu'eux, non soumis aux liens du temps et de l'espace, mais pleinement libre de se manifester. Maintenant, ils pouvaient comprendre qui Il était, d'où Il venait et où Il était retourné après son parcours d'obéissant au chemin de l'incarnation. Il était réellement le Messie, le Fils unique, révélateur du Père, médiateur de l'Esprit.

3. Le salut renferme tout ceci et résume en soi tous les biens messianiques : Shalom ! « *La Paix soit avec vous* ». Un salut de paix chargé de signification et répété d'innombrable fois. Je vous donne la paix, ma paix, non pas comme le monde la donne parce que ma paix contient le pardon

de vos péchés, la réconciliation avec Dieu et entre vous, et une nouvelle vie de communion qui n'est pas de ce monde. C'est la « *Paix dont le monde rit, mais qu'il ne peut ravir* » (Manzoni, *La Pentecôte*)

4. « *Que la Paix soit avec vous* ». Recevez-la de moi non seulement comme la révélation que « Je Suis » (Εγώ ειμι) mais également comme révélation de ce que vous êtes, vous, mes amis : vous êtes *filis de Dieu* ! Recevez-la en plénitude pour comprendre et êtreindre ce que vous êtes par la grâce. En effet, le Christ souffla sur eux et sur nous *Son Esprit* qui fait toute chose nouvelle. Ce Souffle créateur unit donc *leur identité avec la Sienne* dans une convivence désormais définitive et indestructible. Une convivence qui constitue l'identité de l'Eglise et qui encourage chaque communauté à être témoin du Ressuscité face au monde.

5. Comment incarner ce témoignage quand on est conscient d'avoir reçu le don d'une convivence privilégiée avec le Christ Ressuscité ? Voici la question de vos Exercices spirituels qui ont été en lien avec l'expression de Saint Paul : « *ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* ». L'objectif de la prière et de la réflexion de ces jours-ci a été de répondre avec sérieux à cette question, ou mieux, à ce défi existentiel.

6. Maintenant regardons les gestes de l'évènement qui nous rassemble et que nos frères d'Orient appellent « la Divine Liturgie » afin d'accueillir un autre trait essentiel de notre rapport vital avec le Christ. Qu'est-ce qui produit en nous la rencontre sacramentelle avec le Christ ? Comment garantir que ce soit toujours nouveau et générateur ? Pour éviter la routine et la médiocrité, il faut chercher à ne pas réduire la Divine Liturgie à une dévotion, c'est-à-dire à une série de rites, de devoirs, de sentiments et d'attitudes gérés par nous dans notre rapport avec Dieu. Nous devons au contraire la vivre à la lumière des apparitions du Ressuscité. Et donc comme une rencontre qui laisse des *traces*.

7. En effet, la liturgie est l'irruption du Seigneur ressuscité dans notre histoire, à travers la simplicité de la parole proclamée et de l'humilité des rites. Il ne s'agit pas de notre performance mais d'un évènement qui n'est jamais assujéti, contrôlable, l'incarnation d'une Parole vivante et pleine, qui rejoint et récapitule tous les espaces et les moments de notre vie humaine. La liturgie enveloppe de lumière pascale notre existence et nous donne donc des yeux pour voir les signes du Seigneur présent dans toute notre vie.

8. La Sainte Liturgie déborde de l'irréductibilité de l'évènement du Christ, de l'incontrôlabilité, de l'imprévisibilité de ses apparitions, de la plénitude de sa paix. Ne serait-ce pas cela l'un des messages les plus décisifs du Pape Benoît XVI ? Pensons-y un peu et voyons que le sens de l'évè-

nement du Christ, qui a bouleversé de la même manière don Giussani et Joseph Ratzinger, a une racine pascale commune, leur fascination pour la figure du Christ jaillit de la rencontre personnelle avec le Verbe incarné dans le mystère eucharistique qui illumine de manière plus linéaire, discrète et totalisante par son être présent dans la trajectoire très concrète de toute la vie humaine et de tous les hommes.

9. « *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* ». Croire en Lui, ne faire qu'un avec lui, cela veut dire appartenir à son corps eucharistique et ecclésial.

Cette appartenance confère à la vie humaine une plénitude de sens qui entraîne notre expérience personnelle au-delà de nous-mêmes dans l'expérience de la communion ecclésiale.

10. L'échange d'identité entre le Christ et moi jaillit de l'évènement du Baptême, mais s'accomplit dans la paix de la communion eucharistique. Justement, parce que notre expérience humaine concrète et quotidienne est enveloppée dans le mystère de la communion eucharistique-ecclésiale, nos rapports humains, familiaux, d'amitié et sociaux sont, pour ainsi dire, habités et remplacés par un échange de dons qui inclut notre propre identité : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* ».

11. Par paresse et par médiocrité, on peut toujours réduire l'évènement de la communion eucharistique à la dévotion, mais le Christ de son côté n'offre rien moins que la communion trinitaire, reversée dans les cœurs par la médiation de son corps rempli de l'Esprit Saint.

12. « *La Paix soit avec vous* » exprime néanmoins l'agir de Dieu qui actualise, ici pour nous dans le sacrement, le processus de la divinisation de tout notre être et de tout ce que nous faisons. Dans l'Eucharistie, mystère de communion avec le corps glorifié du Christ, semence d'immortalité (Cf. Saint Grégoire de Nysse, *Discours catéchétique XXXVII* : PG 45, 97), se réalise la participation à la vie divine. Greffés sur le Christ « les hommes deviennent des fils de Dieu, ... la poussière est soulevée à un tel degré de gloire que désormais elle est égale en honneur et en divinité à la nature divine » (Nicola Cabasilas, *La vita in Cristo*, I: PG 150,505) [cf. Orientale Lumen n. 6].

Accueillons la présence du Ressuscité avec gratitude et joie selon les termes proposés par la prière initiale d'ouverture :

Garde à ton peuple sa joie Seigneur, toi qui refais ses forces et sa jeunesse ; tu nous as rendu la dignité de fils de Dieu, affermis-nous dans l'espérance de la résurrection.

13. Soutenus par cette prière de l'Eglise, confions-nous au Souffle du Ressuscité et laissons notre réponse se modeler intimement avec la Parole

du Maître pendant que nous nous immergeons en adoration : « Toi, tu es moi et moi, Je suis toi, je t'ai racheté au prix fort, au prix de tout mon sang versé, sois mien comme Moi je suis tien. Nous sommes une seule chose, un seul corps, un seul Esprit. Reçois ce que tu es, mon corps, et permets-moi de continuer à cheminer sur la terre au milieu des hommes grâce à toi, à ton cœur qui m'est offert, à ton esprit habité et transformé par mon amour. Je suis venu dans la chair non pas pour ensuite abandonner la chair, mais pour faire de l'humanité entière mon corps. Toi, avec tes amis et mes amis, tu es la prophétie du destin de tous. Que tous soient Un ».

14. Chers amis, louons le Seigneur avec une profonde joie et gratitude, en nous offrant pour être ses témoins avec la puissance de Son Esprit. Que notre témoignage soit humble et courageux, qu'il soit moins le nôtre que le Sien, plus vivant en nous que nous-mêmes.

Que son étreinte de Paix devienne notre étreinte personnelle et ecclésiale, une étreinte qui est sacrement de Sa Paix pour le monde. Amen !

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julían Carrón. Très cher Eminence, au nom de tous je souhaite vous remercier, avant tout, pour votre participation à nos Exercices. Permettez-moi de vous remercier, en outre, pour votre amitié depuis de longues années et pour la cordialité avec laquelle vous prêtez attention à notre expérience. Enfin, mais non des moindre remerciements, nous désirons vous exprimer notre reconnaissance pour votre témoignage d'une identification vraie avec Pierre dans son délicat devoir au service de Celui qui est le doux Christ sur terre et notamment en ces temps si dures et si confus. Merci Eminence.

Cardinale Ouellet. Chers amis, avant de vous quitter je souhaite de nouveau vous remercier pour ce grand privilège d'avoir célébrer avec vous la Sainte Eucharistie dans la lumière du Ressuscité. C'est assurément une grâce pour moi d'être accueilli dans votre communion, au cours de l'un des moments les plus significatifs de votre parcours spirituel. Que Dieu vous le rende au centuple.

Je voudrais ajouter un remerciement pour une autre raison. Tous connaissent l'amitié qui continue à s'épanouir et à porter du fruit entre Communion et Libération et le Saint Père Benoît XVI. Je vous remercie beaucoup pour cela, pour votre contribution, cachée et publique, à son grand pontificat. Je confie à Marie chacun de vous, vos familles et toutes vos œuvres ! Priez aussi pour moi ! Merci !

MESSAGES REÇUS

« *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* » (Gal 2,20)

Très chers amis, encore cette année je désire me rendre présent à l'occasion des Exercices, geste décisif pour la vie personnelle et pour toute la Fraternité de Communion et Libération.

« *Moi, mais ce n'est plus moi* » ainsi Benoît XVI, au Congrès ecclésial de Vérone, s'approprie la profonde affirmation de St Paul à laquelle est dédiée votre rencontre.

Chacun de nous, frappé par cette affirmation, éprouve un sursaut, un frémissement : d'une part, nous sommes conduits dans un « nouvel espace » grand ouvert à un horizon réalisé par le désir qui n'abandonne jamais notre cœur ; d'autre part, cependant, la peur nous assaille aussitôt, presque en contrecoup inexorable, la peur de notre incapacité à mettre en œuvre cette aspiration décisive.

Plus les années passent et plus la nature paradoxale de ce frémissement risque d'user notre cœur, d'affaiblir notre foi, de freiner la beauté de communiquer Jésus-Christ, l'unique sauveur et rédempteur.

A juste titre, don Giussani indiquait comme antidote à ce risque, la figure morale de la « reprise ». Que chacun demande à la Miséricorde, qui est Jésus mort et ressuscité, l'énergie de la reprise. Confions-nous à Marie

De Częstochowa, je vous salue et je vous bénis dans le Seigneur

S.E.R. Cardinal Angelo Scola

Archevêque de Milan

Cher don Julián !

Le temps qui passe nous rend toujours plus certains, dans la vie et dans l'histoire, de la grandeur du Christ, Dieu fait homme, qui a souffert sur la croix, le Ressuscité !

Le temps qui passe rend plus évident le fait que le Christ n'est pas venu pour nous rendre plus parfaits : il suffit de regarder l'histoire, le monde deux mille ans après Sa venue, ou d'avoir un regard humble et sincère envers soi-même : « Vous ne connaissez rien dans l'immense univers, qui ne soit l'instrument d'une infélicité » (Péguy)

Le Christ a été le porteur d'une nouveauté expérimentable dans notre vie et dans l'histoire : Lui-même présent qui change transfigurant l'homme et le monde (Jean Paul II). « Notre Seigneur Jésus-Christ, après être mort sur la croix à cause de nos péchés et être monté au ciel, ne laissa pas le monde comme il l'avait trouvé mais il laissa derrière Lui un don précieux.

Il laissa dans le monde ce qui auparavant n'existait pas : un refuge secret pour que nous puissions nous réjouir de la foi et de l'amour, partout où nous les trouvons » (Newman).

Ainsi, le temps qui passe devient toujours plus expérimentalement la Miséricorde de Dieu qui récrée, l'action visible du Ressuscité qui « en cette joie pascale, nous refait à nouveau innocents ». C'est le spectacle de Son peuple, du peuple qui est sa demeure parmi les hommes (Hébreux), que le Ressuscité engendre, de telle manière que chaque nouveau commencement, comme le geste puissant des Exercices, devient chemin et demeure.

J'accompagne le geste des Exercices de la Fraternité avec ma pauvre prière et mon offrande.

Vôtre par la grâce de Jésus-Christ Notre Seigneur Ressuscité.

S.E.R. Monseigneur Paolo Pezzi

Archevêque de la paroisse Mère de Dieu à Moscou

Très cher don Julián Carrón

Recevez, vous et tous les amis du mouvement mon salut et ma prière souhaitant une bonne réussite pour ces Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération. Après vingt-sept années de mission au Brésil, initiée sur invitation de don Giussani, depuis quelques mois, je suis revenu en Italie dans l'Archidiocèse de Taranto. Je me retrouve immergé dans les engagements du monde ecclésial et de la société urbaine qui traverse un moment très délicat à cause du conflit entre la sauvegarde de l'emploi et la défense de la santé et de l'environnement.

Cette circonstance, difficile pour toute la société italienne et européenne, est aussi une grande opportunité pour démontrer à tous l'Espérance qui est en nous, grâce au charisme immense de don Giussani que nous avons rencontré.

Il nous a fait participé à l'expérience de Saint Paul qui est le thème de ces Exercices : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ». Tel est le fait qui domine notre vie dans les circonstances que le Seigneur nous appelle à affronter. Ainsi tout est différent et plus vrai.

Rempli de confiance, je m'unis à vous tous en ce moment de grâce, demandant pour tout le mouvement la disponibilité à suivre les pas que tu indiques et que tu offres à chacun de nous.

Invoquant la bénédiction du Seigneur et la protection de la *Gran Madre di Dio*, je vous salue cordialement.

S.E.R. Monseigneur Filippo Santoro

Archevêque de Taranto

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*Sa Sainteté
Benoît XVI*

Votre Sainteté, 25 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération ont participé à Rimini aux traditionnels Exercices spirituels pour méditer sur la phrase de Saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ». Des milliers d'autres ont également participé en liaison vidéo-satellite depuis 13 nations européennes.

En ces jours, nous avons de nouveau fait l'expérience que le Christ est la réponse à ce que chacun de nous est, vérifiant que seule une prise de conscience attentive, tendre et passionnée envers soi-même, nous ouvre tout grand à Le reconnaître présent ici et maintenant, l'Unique qui dépasse la fracture entre savoir et croire que Votre Sainteté souligne comme « le » problème des chrétiens d'aujourd'hui. De fait, si le Christ ne vit pas en nous, le dualisme gagne et le nihilisme domine. Don Giussani a accepté de vivre à la hauteur de son humanité, il ne s'est pas soustrait au regard du Christ et, en cela, il a marqué le chemin pour chacun de nous dans la séquelle au Pape et à son Eglise lui témoignant, avec la même expérience, que seulement Jésus correspond à la totalité de l'attente du cœur.

Remplis d'enthousiasme pour Votre personne qui donne chair et sang au message pascal : « Si Jésus est ressuscité, il est arrivé quelque chose de vraiment nouveau qui change la condition de l'homme et du monde. Le Ressuscité n'appartient pas *au passé*, mais Il est *présent aujourd'hui*, vivant », nous attendons de rencontrer Pierre à Milan avec toutes les familles du monde.

L'affection de notre cœur est pour Vous,
Julián Carrón, prêtre

*S. E. R. Le Cardinal Angelo Bagnasco
Président de la CEI*

Votre Révérendissime Éminence, 25 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels sur le thème « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » renouvellent leur désir de collaborer avec l'Eglise italienne dans son immense œuvre de témoignage : c'est seulement dans le Christ que l'homme trouve

la paix et une raison plausible pour vivre, ce qui est le plus nécessaire en ce temps de crise et de confusion.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. Le Cardinal Stanislaw Rylko
Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs*

Votre Révérendissime Éminence, 25 000 *christifideles*, membres de la Fraternité de Communion et Libération réunis à Rimini pour les Exercices spirituels sur le thème « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi », ainsi que des milliers d'autres depuis 13 pays européens en liaison vidéo-satellite, confirment leur engagement à témoigner du changement profond que le Christ réalise chez qui se laisse saisir par Lui.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. Cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan*

Très Cher Angelo, tes paroles nous ont provoqués à être encore plus obéissants – et donc humiliés et humbles – et disponibles à cette reprise que seul le mystère du Christ ressuscité, contemporain à chacun de nous, peut actualiser dans notre vie. La douloureuse conscience de l'inconsistance de notre moi, provoquant un « sursaut » de peur et de doute, presse en nous la mémoire du Christ et nous pousse à suivre, encore plus sciemment, le chemin que don Giussani a parcouru en nous témoignant par sa propre vie que la foi est la rationalité suprême et qu'aucun succès ou pouvoir n'est en mesure de satisfaire notre cœur.

Dans l'attente de la grande rencontre du Saint Père avec les familles du monde entier, nous confions tes intentions à la Madone de Caravaggio en te demandant de prier pour la conversion de chaque membre de la Fraternité.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. Monseigneur Filippo Santoro
Archevêque de Taranto*

Très Cher Excellence, reconnaissant pour ton message, depuis Rimini, nous prions pour ton nouveau ministère pastoral, nous avons l'assurance que par la fidélité à la forme d'enseignement dans laquelle nous nous

sommes engagés, tu continueras à trouver les critères pour être témoin face à ton peuple que le Christ est le seul dont le regard étreint et sauve la totalité de notre drame et celui de nos frères humains.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. Monseigneur Paolo Pezzi
Archevêque de la Mère de Dieu à Moscou*

Cher Excellence, reconnaissant pour ta prière à l'occasion de nos Exercices, nous avons fait de nouveau l'expérience du Christ contemporain par la nouveauté qu'il a introduit dans notre vie, fragile et pourtant certaine que Lui est le Seigneur. Que la Vierge de Tendresse fasse toujours plus de ta vie un témoignage au Christ ce que nous avons de plus cher sur la route indiquée par don Giussani.

Julián Carrón, prêtre

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

par Sandro Chierici

(Aide pour la lecture des images extraites de l'Histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique, lors de l'entrée et de la sortie au salon)

Les catacombes sont le lieu où se trouvent les premières expressions de l'art chrétien. Un art qui naît en lien avec le culte des morts parce que la victoire sur la mort – la dernière barrière contre laquelle se brisaient tous les cultes antiques – est au cœur de l'expérience des premières communautés chrétiennes. Toute l'histoire du salut, racontée dans ses principaux épisodes, est traversée par ce regard tourné vers le Christ qui par sa résurrection a vaincu à jamais la mort et par Son sacrifice a ouvert, pour toujours, à l'homme la possibilité d'une compagnie.

1. Rome, Catacombe de Commodille, Chi-Rho, Alpha et Omega
2. Cité du Vatican, Collection du cimetière Teutonique, Pierre tombale avec Chi-Rho, Alpha et Omega et deux colombes
3. Rome, Coemeterium majus, Adam et Eve
4. Rome, Catacombe de la via Latina, L'offrande de Caïn et Abel
5. Rome, Catacombe de la via Latina, Abraham et les trois anges
6. Rome, Catacombe de Priscille, Le sacrifice d'Isaac
7. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Le sacrifice d'Isaac
8. Rome, Catacombe de via Latina, Le songe de Jacob
9. Rome, Hypogée de la via Dino Compagni, Samson chasse les Philistins
10. Rome, Hypogée de la via Dino Compagni, Balaam et l'ânesse
11. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Les trois enfants dans la fournaise ardente
12. Roma, Catacombe de Priscille, Les trois enfants dans la fournaise ardente
13. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Daniel dans la fosse aux lions
14. Rome, Catacombe de Saint Callixte, Daniel dans la fosse aux lions
15. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Le passage de la Mer Rouge
16. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Le char de feu
17. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Le miracle de la source de Moïse
18. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Le songe de Joseph
19. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Jonas jeté à la mer
20. Rome, Hypogée des Aurelii, Jonas jeté à la mer
21. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Jonas rejeté par le monstre
22. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Le repos de Jonas
23. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Le Baptême de Jésus
24. Roma, Catacombe de Priscille, Jésus Bon Pasteur

25. Rome, Catacombe de Saint Callixte, Jésus Bon Pasteur
26. Rome, Hypogée de Trebio, Jésus le Bon Pasteur
27. Rome, Hypogée des Aurelii, Le discours sur la montagne
28. Rome, Catacombe de Via Latina, La multiplication des pains
29. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, guérison de la femme courbée
30. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, La samaritaine au puits
31. Rome, Hypogée de la via Dino Compagni, La samaritaine au puits
32. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, La guérison de l'hémorroïsse
33. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Cubicolo C, La résurrection de Lazare
34. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, La résurrection de Lazare
35. Rome, Catacombe de Saint Callixte, La résurrection de Lazare
36. Rome, Catacombe de Domitille, Le Christ parmi les apôtres
37. Rome, Catacombe de la via Anapo, Le Christ parmi les apôtres
38. Rome, Catacombe de Domitille, Le Christ et les apôtres
39. Rome, Catacombe de Priscille, Le banquet eucharistique
40. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Le banquet eucharistique
41. Rome, Catacombe de Saint Callixte, Le banquet eucharistique
42. Rome, Catacombe de Saint Callixte, Poisson eucharistique
43. Tabgha (Israël), Eglise de la Multiplication des pains, La multiplication des pains, Mosaïque au sol
44. Roma, Catacombe de Commodille, Le reniement de Pierre et le coq
45. Rome, Hypogée des Aurelii, Un apôtre
46. Rome, Confessio sous la Basilique des Saints Jean et Paul, Un saint orant
47. Rome, Catacombe de la via Latina, Portrait de jeune fille
48. Rome, Catacombe de la via Latina, Portrait de jeune fille, détail
49. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Portrait de saints
50. Rome, Catacombe de Domitille, Portrait de saints
51. Rome, Hypogée de Trebio, Scène de construction
52. Rome, Hypogée de Trebio, Scène de conversation
53. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Cubicolo C, La résurrection de Lazare
54. Rome, Catacombe de Saint Sébastien, Noé dans l'arche
55. Rome, Catacombe de Priscille, Orante dite la Voilée
56. Rome, Catacombe de Priscille, Ensemble de la lunette de la Voilée
57. Rome, Catacombe des Giordani, Un Orant
58. Naples, Catacombe de Saint Janvier, Arcosolio de la famille de Teotecnus
59. Rome, Catacombe de Priscille, Mère avec enfant
60. Rome, Coemeterium majus, Vierge orante avec enfant
61. Rome, Sante-Marie-Antique, La Vierge Marie avec Enfant
62. Rome, Sante-Marie-Antique, Portrait de Saint
63. Rome, Catacombe de Commodille, La Vierge Marie avec l'Enfant et des saints
64. Rome, Catacombe des Saints Pierre et Marcellin, Le Christ entre Saint Pierre et Saint Paul
65. Rome, Catacombe de Commodille, Buste du Christ

Notes

Notes

Index

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÎT XVI	3
<i>Vendredi 20 avril, le soir</i>	
INTRODUCTION	4
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO	12
<i>Samedi 21 avril, le matin</i>	
PREMIÈRE MÉDITATION – <i>Un maître à suivre</i>	13
<i>Samedi 21 avril, l'après-midi</i>	
SECONDE MÉDITATION – <i>Le chemin vers l'autoconscience : une expérience vécue</i>	29
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE MICHELE BERCHI	51
<i>Dimanche 22 avril, le matin</i>	
ASSEMBLÉE	53
MESSE – HOMÉLIE DE S.E.R. CARDINAL MARC OUELLET PRÉFET DE LA CONGRÉGATION POUR LES ÉVÊQUES	73
MESSAGES REÇUS	77
TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS	79
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE	82

